

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
 Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
 Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, No 541 - SAMEDI, 15 SEPTEMBRE 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
 BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
 Insertions subséquentes - - - - 5 cents
 Tarif spécial pour annonces à long terme



LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 15 SEPTEMBRE 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Le mot "Canada," par Benjamin Sulte.—Carnet du "Monde Illustré."—Le couvent de Waterloo.—Poésie: La femme destinée, par Albert Ferland.—Le comte de Paris (avec portrait).—M. Léon Berthaut, homme de lettres (avec portrait), par Pierre Bédard.—Chronique de la mode.—Nouvelle: Une vengeance de matelot, par Léon Berthaut.—Poésies: Nos lacs, par Louvigny.—Fiancé monologue, par Ferdinand Meillier.—Nouvelle: La maison de nos chéris, par Maurice Beaubourg.—A poignée de main, par Jean qui Passe.—Propos du docteur: Le saignement de nez.—Nouvelles à la main.—Le coin des enfants: L'orage.—La scie.—Petite leçon d'histoire naturelle (avec gravure).—Choses et autres.—Le secret d'une tombe.

GRAVURES.—Montréal: Principaux événements de la semaine du 25 août au 3 septembre.—La guerre entre la Chine et le Japon: L'armée japonaise; L'armée chinoise.—A travers le Canada: Le couvent et l'église de Waterloo; De village de Caughnawaga; Un train de bois à la remorque sur le lac Saint-Louis.—Portrait de M. Léon Berthaut.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants: \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

ENTRE-NOUS.



POUR la première fois depuis la cession du Canada on voit dans le Saint-Laurent une division complète de vaisseaux de guerre français.

Jusqu'à présent, en effet, nous n'avons reçu la visite que de deux navires, au plus, une frégate ou un croiseur et un aviso.

Cette année nous avons dans les eaux canadiennes, la *Naiade*, le *Neilly* et le *Rigault de Genouilly*.

La *Naiade*, qui figure dans l'annuaire comme croiseur de première classe, n'est plus, à proprement parler, un navire de combat, mais bien un bâtiment d'instruction, une sorte de navire-école.

La *Naiade* est vieille, car un navire âgé de quinze ans est, de nos jours, un vieux bâtiment, prêt à être rangé parmi les invalides, et c'est ce qui va lui arriver un de ces jours, à sa rentrée d'une campagne.

La *Neilly* est dans le port de Montréal et la *Naiade* et le *Rigault de Genouilly* sont restées en rade de Québec.

** La *Neilly*, dont le nom intrigue beaucoup de personnes, a été ainsi baptisée en mémoire d'un rude marin français, dont les Anglais ont gardé le souvenir.

"Joseph-Marie, baron Neilly, marin français, né à Brest en 1751, mort en 1833. Tout enfant, il entra dans la marine royale, devint capitaine en

1774, fut capturé par les Anglais en 1778, s'échappa avec une rare audace et reçut le grade de lieutenant de frégate. Neilly fut alors chargé de convoier les bâtiments qui approvisionnaient les ports du littoral et s'acquitta de cette mission avec une grande habileté. Nommé capitaine de vaisseau en 1793, il soutint plusieurs combats contre les Anglais, leur prit des frégates, devint contre-amiral à la fin de cette même année et reçut la mission d'assurer l'arrivage d'un immense convoi envoyé des Etats-Unis. Grâce à son audace dans plusieurs rencontres avec les Anglais, grâce à l'habileté de ses manœuvres, il parvint, après avoir pris part au combat du 1er juin 1794 contre l'amiral Howe, à amener le convoi américain dans un port français. Cette même année, Neilly captura aux Anglais quatre bâtiments de guerre et onze de commerce, puis reçut un commandement dans l'expédition envoyée en Irlande. Il devint ensuite commandant du port de Lorient, préfet maritime, fut mis brutalement à la retraite par décret, en 1804, et reçut de Louis XVIII le grade de vice-amiral, avec le titre de baron."

** L'avis qui accompagne le *Neilly*, Montréal, est le *Rigault de Genouilly*.

C'est encore un nom de marin.

On sait que cet amiral se trouvait à la tête du ministère de la marine quand éclata la guerre de 1870.

Ainsi que l'armée, la marine française, sur laquelle on comptait, se trouva dans un état de désorganisation complète et ne fut d'aucune utilité.

Par contre, les marins se distinguèrent et firent des prodiges de valeur à terre.

A la chute de l'empire, le 4 septembre, il entra dans la vie privée.

** Vous savez que quand un personnage officiel, gouverneur général, lieutenant gouverneur, consul ou agent consulaire, rend visite au commandant de l'escadre, ou qu'un navire arrive dans un port étranger, le salut à feu est de rigueur.

L'étiquette internationale règle le nombre de coups de canons qui doivent être tirés dans chaque cas, et il faut que le compte exact y soit, pas un de plus, pas un de moins, sans quoi tout est à recommencer, comme le prouve l'aventure suivante:

** Il y a une vingtaine d'années, un navire de guerre américain arrive dans un port d'Espagne.

Le capitaine donne l'ordre de tirer le salut réglementaire, vingt-et-un coups de canon, reste quelques jours dans le port, puis s'en va dans la Méditerranée.

En Italie ou en Sicile, je ne sais plus au juste, on lui remet une dépêche de Washington.

Le ministre de la marine l'informait que le gouvernement espagnol s'était plaint amèrement du manque d'étiquette du capitaine qui n'avait tiré que vingt coups, et on lui ordonnait de revenir au port Espagnol pour donner les vingt-et-un coups.

Tout étonné qu'il fût, l'Américain n'avait qu'à s'exécuter, et c'est ce qu'il fit. Il revint en Espagne et se mit à tirer du canon.

Il repart, tout en pestant contre les Espagnols, et se rend à Constantinople.

Là, nouvelle dépêche. L'Espagne était encore plus fâchée, en lui avait donné vingt-deux coups de canon. Un de trop. On lui intimait l'ordre de revenir encore et de faire attention, cette fois, de ne pas se tromper, sous peine de perdre son commandement.

Ce que le brave Yankee tempêtait, je vous le laisse à penser.

Il quitta la Turquie en toute hâte et revint de chef dans les eaux espagnoles.

Cette fois, il n'y eut pas d'erreur.

Cette anecdote—américaine—car je ne la crois pas tout à fait authentique, prouve donc qu'en fait de salut à feu il ne faut donner ni trop ni trop peu.

** Comme toujours en cette saison, l'atmos-

phère est obscurcie, le soleil est rouge et les horizons sont masqués.

Ce sont les feux de forêts qui font rage et dont la fumée se répand sur toute la contrée.

Cette année, le désastre a été épouvantable dans la région du Nord-Ouest. Les pertes sont énormes, mais ce qu'il y a d'effrayant, c'est le nombre des victimes qui ont succombé, puisque jusqu'à présent on a déjà découvert les cadavres de plus de sept cents victimes.

On ne peut s'empêcher de frémir en pensant aux drames qui ont eu lieu, alors que les forêts en feu détruisaient les habitations et apportaient aux malheureux citoyens de plus de dix villes, la plus horrible des morts.

Qui saura jamais les souffrances, les agonies de ces pauvres victimes! Personne, car la forêt est muette et ce ne sont que les cadavres de ses arbres et de ses victimes qui attestent les scènes terribles qui ont eu lieu dans ces immenses solitudes.

** Tout le monde voyage maintenant, les uns pour s'instruire, d'autres pour s'amuser, d'aucuns même simplement pour tuer le temps.

Un écrivain français décrit ainsi des voyageuses qui s'ennuient dès le matin, qui s'ennuieront toute la journée, qui se sont ennuyées, qui recommenceront demain.

Parmi les voyageurs, trois Américaines sont logées dans la ville. Elles révèlent aux hôtes passagers de la maison qu'elles se sont associées pour voyager, et que, depuis vingt ans, elles parcourent le monde, sans but, sans espoir, sans autre motif qu'un infatigable amour de la locomotion. Malgré leur bon vouloir aimable, leur zèle à classer des herbiers et à confectionner avec des lavandes de jolis flacons à parfums, leur figure exprime un incurable ennui. Elles regardent la mer, tristement, et leurs regards semblent la rendre responsable de leur peine. Elles regardent le ciel avec découragement, le jugeant incapable de leur donner une sensation nouvelle. Elles regardent aussi le paysage avec l'expression d'un mélancolique reproche, l'accusant de mentir à ses promesses,—et elles s'enferment dans des silences songeurs, se disant sans doute qu'il faut aller plus loin chercher la véritable oasis, la chercher encore, toujours, sans l'espérance de la trouver jamais. Un matin, les trois misses saluèrent les hôtes de la villa.

—Good bye, nous partons.

Elles offraient leurs mains, avec cette chaleureuse indifférence qui distingue les effusions de leurs compatriotes.

Quelqu'un demanda;

—"Vous voyagez beaucoup?"

—"Toujours."

—"Pensez-vous rentrer dans votre pays?"

—"Nous n'y avons jamais rêvé. Nous le connaissons."

—"Vous fixerez-vous en quelque endroit?"

—"Nulle part."

Et elles partirent.

LE MOT "CANADA"

On a pris la coutume de dire que le navigateur Cartier donna à notre pays le nom de Canada—c'est une preuve évidente que la narration de Cartier n'est pas connue.

Avant que d'avoir pénétré dans le Saint-Laurent, les marins désignaient les côtes de la mer sous le nom de la Nouvelle-France.

Cartier raconte que le pays de Gaspe s'étendait jusqu'au Saguenay, que le royaume du Saguenay occupait le territoire compris entre le lac Saint-Jean et l'Ottawa, que la contrée de Kanata commençait à la Malbaie pour finir aux rapides du Richelieu, que le village d'Achelacy occupait l'endroit des Grondines, ou à peu près, que le pays

d'Hochelaga comprenait l'île de Montréal et ses alentours.

En 1587, Jacques Noël ayant déjà remonté le fleuve jusqu'à l'extrémité du lac Saint-Louis, parle de *Canada* voulant dire Québec avec ses environs ; il traite *Hochelaga* séparément, comme une province qui n'a aucun rapport ou lien avec l'autre.

En 1600, lorsque Chauvin, puis Champlain visitèrent le fleuve, on disait Kanata ou Canada pour désigner le territoire qui s'étend de la Grosse-Île, jusqu'à sept ou huit lieues au-dessus de Québec, et les Sauvages de cette région étaient appelés Canadois ou Canadiens. On disait du peuple du bas du fleuve que c'étaient des Gaspésiens ; ceux des montagnes du Saguenay des Montagnais, ceux des Trois-Rivières et de l'Ontario des Algonquins ou Algonquins. Hochelaga n'existait plus et il n'avait jamais été compris dans Canada.

Les navires français s'arrêtaient à Québec, principale localité de Canada, de sorte que les marins et les marchands de France, qui traitaient des pelleteries obtenues par cette navigation, parlaient toujours de Canada, si bien que, de proche en proche, ce nom s'est imposé à tout le bas du Saint-Laurent, et en remontant jusqu'au lac Saint-Pierre, puis au lac Saint-Louis, malgré les fondations des Trois-Rivières, Montréal, Sorel, Boucherville, Longueuil, etc. Ensuite, il s'est étendu jusqu'à Windsor et au lac Nipissing.

Alors, pourquoi dire que Jacques Cartier applique le nom de Canada aux vastes contrées qu'arrose le fleuve Saint-Laurent ? Il n'a rien imposé ; il s'est borné à écrire le nom des "pays" qu'il parcourait, sans se douter que l'un de ces noms se répandrait un jour sur tout le nord de ce continent.

Benjamin Sulte

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

On prétend qu'un syndicat de capitalistes a acheté la tour Eiffel, dans l'intention de la transporter à Baltimore, et de l'y élever lors de la célébration du centenaire de cette ville, en 1897.

* *

Nous apprenons avec plaisir le mariage de M. Albert Ferland, l'un de nos plus zélés collaborateurs. Nous présentons au nouveau et heureux couple nos vœux les plus sincères de parfaite félicité.

* *

Le grand volcan l'Etna, en Sicile, vient d'entrer en éruption. Les éruptions de ce volcan sont terribles ; en 1669, l'une d'elles causa la mort de 20,000 personnes, en 1693, une autre en engloutit 60,000 !

* *

Lundi, 3 courant, la Fête du Travail a été célébrée en cette ville avec un grand éclat. La procession a été magnifique, et les pique-niques aux terrains de l'exposition, à l'île Grosbois et au parc Schmer ont été couronnés de succès.

* *

Une dépêche de Ha-Nci annonce que dans la nuit du 3 courant, des brigands chinois ont attaqué la maison d'un Français, receveur des douanes, l'ont assassiné et ont enlevé sa femme et sa fille. Des soldats envoyés à la poursuite des barbares n'ont pu les rejoindre.

* *

Le grand bal donné à la citadelle de Québec en l'honneur des marins étrangers a été l'une des fêtes les plus brillantes dont ait été témoin la

vieille capitale. Plus de cinq cents personnes y assistaient. Le lieutenant gouverneur, Mme Champleau, lord Swansea, le général Herbert, l'amiral Hopkins et l'amiral Maigret, étaient présents à cette soirée superbe.

* *

La semaine écoulée sera tristement fameuse par les terribles feux de forêts qui ont dévasté les États du Minnesota, du Wisconsin, du Michigan, de New York, ainsi que la province d'Ontario. Des centaines de personnes ont trouvé une mort affreuse dans cette grande calamité, et nombre de villes et de villages ont été détruits. Des scènes horribles se sont produites, et la désolation règne dans les malheureuses contrées désolées par l'incendie.

* *

La plus grande ferme du monde est paraît-il, en Georgie, États Unis. C'est la propriété de l'honorable James M. Smith qui l'a acquise à force de travail, de persévérance et d'intelligence. L'année dernière, il a vendu sa récolte de coton \$90,000, il a récolté 6,000 minots de blé, 12,000 d'avoine, 20,000 de blé d'Inde, 7,550 de pommes de terre et 1,000 minots d'oignons.

Cette année, il a en culture 8,000 acres en coton, 400 acres en blé d'Inde, 600 acres en blé, en avoine et en seigle. Sur cette ferme il y a un chemin de fer qui a coûté \$100,000, un moulin à coton d'un pouvoir de 100,000 forces, 1,000 maisons, un magasin et un hôtel.

* *

Samedi dernier, le 8 courant, le feu se déclarait, vers minuit, dans le grand entrepôt de grains de M. Hartubise, situé dans le même bâtiment qui est occupé par nos bureaux. En peu d'instants, la violence de l'incendie devint extrême, et pendant deux heures, les pompiers durent faire les plus grands efforts pour l'empêcher de dévorer l'édifice tout entier. Pendant que ces braves travaillaient avec l'ardeur et l'habileté qu'on leur connaît, le corps de sauvetage pénétrait dans nos bureaux et nos ateliers où il réussit à étendre des couvertures imperméable sur nos machines, nos caractères d'imprimeries et nos collections des années passées du MONDE ILLUSTRÉ.

Grâce à tous ces efforts, notre stock a été préservé d'une destruction complète, et nous n'avons à déplorer que les dommages causés par l'eau et la fumée.

Notre journal paraîtra donc comme par le passé, et nous offrons à tous les braves qui ont concouru à le préserver de la ruine l'expression de notre grande admiration et de notre profonde reconnaissance.

COUVENT DE "MAPLE WOOD"

(Voir gravure)

Le couvent de Maple Wood, dont nous donnons aujourd'hui une vue, est agréablement situé sur le penchant d'une colline et à demi caché dans le feuillage d'un bosquet enchanteur, présente le plus charmant coup d'œil. Sa structure imposante, ses charmilles, ses sombres masses de rochers couverts de mousse et de verdure, ses larges allées de gravier aux contours gracieux, son jardin potager, sa source et sa fontaine aux eaux limpides et rafraîchissantes, font l'admiration de tous les étrangers qui visitent Waterloo.

Le bois d'érables qui l'entoure n'est pas artistique, c'est une petite forêt avec cet air sauvage qui charme, où sont étalés des pierres moussues, un gazon verdoyant au joli relief de fougère et où fleurs, plantes et arbrisseaux croissent et s'entre-lacent avec cette spontanéité qui caractérise la nature.

À l'intérieur du couvent, le goût et le confort se disputent la première place. On y respire à l'aise dans ses beaux corridors où l'œil contemple un panorama aussi varié que pittoresque qui se déroule jusqu'à l'horizon.

Ce pensionnat, dirigé par les Révérendes Sœurs

du S.S. Noms de Jésus et de Marie, offre aux jeunes filles les plus précieux avantages tant sous le rapport de la santé que sous celui d'une éducation solide, utile et soignée. Le cours d'étude est suivi dans les deux langues. Rien n'est omis pour favoriser l'avancement des élèves dans les sciences ainsi que dans la pratique de la vertu.

Le voyage à Waterloo est des plus faciles : la station du Vermont Central est tout près du couvent et celle du Pacifique Canadien en est à quelques minutes de marche seulement.

LA FEMME DESTINÉE

Le doux temps d'aimer vint. Inquiet, sur la terre,
Je tournai mes regards vers tous les plus beaux yeux.
Mais nul ne me comprit, et tous, pleins de mystère
S'éloignèrent des miens d'un air insouciant.

Hélas ! cette froideur me rendit solitaire :
J'éprouvais des dédains l'effet pernicieux,
Fier mendiant d'amour, j'ai cru devoir me taire
Pensant que l'inconnue était peut-être aux cieux.

L'espoir s'enfuit... Pourtant, tôt ou tard, dans la vie
L'ivresse d'une femme au plus humble est servie
A moi Dieu, comme à tous, gardait une beauté.

Ainsi qu'au roi d'Eden, il me l'a fait connaître
Et soumis au destin qui parlait en notre être
Nous nous sommes unis pour toute l'éternité !

ALBERT FERLAND.

MORT DU COMTE DE PARIS

Le comte de Paris est mort à Stowe House, en Angleterre, où il s'était retiré depuis la promulgation en 1886, des lois d'expulsion contre les descendants des familles royales de France.

Louis Philippe Albert d'Orléans, comte de Paris, est le petit-fils du roi Louis Philippe, et le fils de Ferdinand Philippe Louis Charles Henri, duc d'Orléans, fils aîné de Louis Philippe.

Tout enfant, il perdit son père (1842) et, dès qu'il fut en âge de s'instruire, il reçut pour précepteur M. Adolphe Régnier, depuis membre de l'Institut.



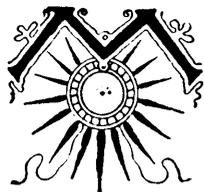
Devenu homme, il prit part à la guerre de Sécession aux États-Unis, assista à plusieurs batailles et revint en Europe. Il employa alors ses loisirs à composer des écrits. Il épousa la princesse Marie Elisabeth, fille du duc de Montpensier, et eut un fils, le duc Louis Philippe Robert d'Orléans.

En 1871, la loi d'exil fut abrogée ; le comte revint alors en France où il fit peu parler de lui.

Le 24 août 1883, le représentant de la monarchie de droit divin s'éteignit à Frohsdorff ; le comte de Paris devint ainsi l'héritier de la couronne de France. C'est à partir de ce moment qu'il se mêla activement à l'agitation politique, s'entretenant avec les principaux hommes du parti royaliste et prôné par les journaux de cette nuance. Nous attendons une bonne photographie du comte de Paris, et nous la publierons prochainement.



LÉON BERTHAUT, HOMME DE LETTRES



MONSIEUR Léon Berthaut est né le 13 juin 1864, au Havre, d'une famille peu favorisée sous le rapport de la fortune, mais très estimée dans le pays par sa haute honorabilité.

Très jeune, il se destina à la carrière des armes où le portait son caractère cheva-

leresque et son cœur rempli du patriotisme le plus pur ; il se fit aimer de ses supérieurs, et s'il n'eût été obligé de quitter l'armée pour des raisons de santé, nul doute que notre ami, avec d'aussi brillantes qualités, serait parvenu en peu de temps aux premiers grades.]

Quelque temps après son rétablissement, Berthaut, quoique inconnu, se fit professeur et homme de lettres.

Comme son instruction avait été négligée dans sa jeunesse, il lui fallut, pour figurer dignement dans la noble profession qu'il venait d'embrasser, travailler avec une persévérance admirable et opiniâtre, ne se laissant rebuter par aucune déception, surmontant avec énergie tous les découragements, toutes les défaillances morales. Cette époque, qui fut de courte durée d'ailleurs, fut pour lui une période d'âpre lutte pour la vie. S'il eût été riche, le succès et la gloire seraient venus à lui, mais pauvre et inconnu, il lui fallait, par un travail surhumain, aller vers eux, et c'est ce qu'il fit.

Après avoir concouru et avoir remporté une cinquantaine de palmes, de médailles, et de diplômes, où nous remarquons un premier prix de président de la République, et deux prix du Ministère de l'Instruction Publique, et s'être assuré ainsi une place au soleil, Berthaut se lança courageusement dans les lettres et publia plusieurs ouvrages qui attirèrent sur lui l'attention du public et obtinrent en différents lieux un accueil enthousiaste.

Voici la liste complète de ses œuvres : *Veillées d'armes*, poésie militaire (épuisé) ; *Poèmes nationaux* ; *Leperdit* ; *Montcalm*, recueil des jeux Flo-

raux ; *Hymne à la patrie*, musique de Ribollet ; *Au vent*, recueil de contes, nouvelles et légendes ; *La pianomanie*, *l'Héritier d'avant*, *l'Athlète*, les *Lamaveurs*, récits et monologues parus dans le *Cri-Cri* ; *Chanson d'antan*, musique de César Despaul ; la *Croix d'Honneur* (un acte en vers), premier prix au concours de Dunkerque, et les *Jaloux*, comédie (prose) ; le *Pain du génie* (1893), roman, etc.

Au vent et le *Pain du génie* sont les deux livres qui ont assis le plus puissamment à Berthaut une des premières places parmi les écrivains actuels de la France. Berthaut n'est plus un inconnu ; à Paris, la capitale de l'art et de la littérature, on le lit et on l'apprécie, et les grandes revues, comme le *Figaro*, la *Nouvelle Revue*, ont tour à tour admiré ses brillantes qualités littéraires.

Notre ami n'a que trente ans, et c'est faire son plus bel éloge. Ce n'est pas l'âge, où d'ordinaire en France l'on arrive au succès, à la célébrité, et cependant, Berthaut, sur le dire unanime des grands critiques de France, est déjà un auteur remarquable qui demain sera proclamé un maître.

Notre ami est un analyste des plus délicats ; son style est exquis, émouvant, parfois plein de grandeur, et toujours charmant de naturel.

Dans toutes ses œuvres, l'auteur du *Pain du génie* plaît par la fidélité de ses portraits, par l'attrait de ses descriptions, par la vérité de ses tableaux, et par je ne sais quoi de gracieux, de délicat, et d'attendrissant qui fait éprouver à l'âme de bien douces émotions sans toutefois la troubler.

Berthaut, en se consacrant aux lettres, s'est proposé un noble but, celui de créer dans la littérature un milieu entre l'idéalisme et le réalisme ; c'est ce qu'il a appelé le *selectisme*, et son roman, le *Pain du génie*, a été la première expression de ce nouveau principe littéraire.

Voici en quels termes il énonce sa doctrine : " Il y a deux sortes d'hommes, de types : ceux qui tendent à monter ; ceux qui tendent à descendre ; d'où idéalisme et réalisme.

" Encore une fois, ne vaudrait-il pas mieux—tout en rendant justice au génie de Zola—choisir des types au milieu des premiers que parmi les seconds ?

" Seulement, l'idéalisation absolue a un défaut grave, très grave : elle crée des héros au-dessus de l'humanité, donc au-dessus de l'imitation. Il vaut mieux, par conséquent, choisir tout simplement parmi les types des êtres " réels " pris parmi ceux qui tendent héroïquement vers le mieux.

" Ils ne sont pas si rares pour qui aime les hommes et les observe d'un regard fraternel."

Notre ami possède en portefeuille un grand nombre d'œuvres, entre autres un roman d'aventures *Sans la sou* ; un recueil de nouvelles *Boulevard de son*, et un recueil de poésies dont il sera publié bientôt une édition de luxe.

Il a de plus un plan tracé pour une dizaine de romans sur les *Héroïsmes de l'amour*, et bientôt il produira plusieurs pièces de théâtre.

Comme on le voit, notre ami ne perd pas son temps, et, outre ses travaux littéraires, il est professeur d'anglais au collège Saint-Martin de Rennes, conférencier à la Société d'Instruction Populaire, de la même ville, et directeur d'une publication très intéressante, *La Revue Pittoresque*.

La trouée est faite maintenant, et il ne reste plus à notre ami que de chercher les grands succès de la ville-lumière, de Paris, qui consacre tous les talents véritables et qui leur assure la gloire solide. Soyons sûr qu'il les aura.

Pierre Bédard

CHRONIQUE DE LA MODE

En général, toutes les fantaisies, toutes les créations qui éclosent journellement—pour vivre très peu de temps quelquefois—habillent une toilette, rendent la femme plus séduisante, plus élégante, et, si l'on peut dire, la finissent davantage encore, ce qui lui donne un attrait de plus.

C'est pourquoi les modistes ne se lassent jamais de fouiller les idées, de produire de nouvelles parures ou des détails nouveaux dans la mise. Encore faut-il que ces fantaisies soient jolies, bien faites et surtout bien harmonisées avec le genre de toilette qu'elles doivent accompagner.

Mieux vaut s'abstenir que de commettre un manque de goût dans cette recherche, ce qui équivaldrait à une faute d'orthographe dans une belle page de style.

Voilà ce qui arriverait fatalement si, par exemple, on appliquait des parures sur un costume tailleur qui demande la plus grande simplicité, tandis que la robe couturière, au contraire, s'accommode parfaitement de ces riens.

Les encolures sont à l'ordre du jour. D'abord, dans toutes les robes, le col est recouvert d'un ruban de couleur, noué derrière, que l'on met à volonté. Puis une charmante nouveauté, c'est la draperie des biais, terminés en crête de coq derrière et de chaque côté par un gros chou. Le tulle de toute teinte a été quelque temps en honneur ; mais à cause de sa fragilité, le crêpe lisse et le satin l'ont remplacé. C'est coquet au possible.

Il y a encore les biais de velours plissés avec le nœud énorme derrière, formé de deux pointes et d'une traverse seulement. D'autres fois une série de petits choux distancés contourne le col. La collerette Pierrot, en mousseline de soie, a son succès également. Elle est tombante et se forme de trois rangs de rache, dont le premier a 5 à 6 pouces au plus, et les deux autres sont un peu plus courts. Elle doit être plate ; noire ou blanche, seulement, elle peut être seyante.

Les fins plissés de mousseline de soie par deux ou plusieurs rangs superposés font un très joli effet.

Si les gens se disaient les uns aux autres, ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait au monde que des gens brouillés.—LOUIS DÉPRET.

NOS LACS

A MON AMI RAOUL M.

Tu me parlais, hier, de nos grands lacs paisibles
Qui dorment doucement sous l'azur de nos cieux ;
Tu me parlais aussi des âmes invisibles
Qui parlent à nos cœurs dans ces bien-aimés lieux.
Qu'ils sont beaux, en effet, ces dons de la nature,
Ou plutôt que le ciel a donné aux humains !
Qu'on y repose en paix, sous l'épaisse verdure
Et qu'on rêve d'amour sous ces géants sapins !

Et le soir, quand la lune éclaire, gracieuse,
La vague qui se berce aux longs rivages d'or,
N'as-tu jamais senti quelque flamme amoureuse
S'échapper de ton cœur et prendre son essor ?
Vers qui s'envolait-elle ? ... Ah ! cette douce flamme
S'en allait rendre hommage au Dieu de l'univers
Qui fit tant de beautés pour faire rêver l'âme,
Qui fit chanter la source et parfumer les airs !

Surtout quand le ruisseau mêle son harmonie
Aux chants des rossignols au lever d'un beau jour,
Quand l'œil se perd au loin dans la voûte infinie
Attendant du soleil le bienfaisant retour,
N'as-tu jamais rêvé dans les bois solitaires,
Et t'es-tu demandé quel en était l'auteur ?
Toute chose ici-bas se couvre de mystères,
Mais pourtant je vois là l'œuvre d'un créateur.

LOUVIGNY.



VENGEANCE DE MATELOT



IL est quelque chose de plus
hête et détestable que les dé-
fiances de race, ou convien-
dra que ce sont les haines
entre enfants de la même pa-
trie.

Soit raisons d'atarisme—
avec les causes lointaines de
querelles entre souverains, de
conflits d'intérêts brutaux—
soit puériles excitations et

jalousies de voisins, Bretons et Normands donnent
un peu dans ce travers, oubliant qu'ils sont frères
en humanité, et, ce qui mieux est, jumeaux de la
bonne, de la douce, de la sainte, de la vaillante
terre de France.

Et cependant, si les uns ont Sarcof et Daguay-
Trouin, les autres possèdent Tourville et Du-
quesne ; au pôle Nord, dans les mers australes, en
Afrique, et surtout là-bas, dans ce Canada qui nous
est si cher, pas un pied de terre glorieuse qu'ils
n'aient arrosée de leur sang dans les heures suprêmes,
coudé à coudé, sous les mêmes chiffons sacrés, avec
le même cri aux lèvres : Vive la France !

Et ils oublient cela, parfois !

Heureusement, l'ignorance passe et le ciel des
peuples s'éclaircit.

* *

Loïc Peuquer et Jean Dumont étaient, aux yeux
de tous, les deux plus fins pilotes, les deux plus
hardis marins, non-seulement de Saint-Malo, mais
encore sur toute l'étendue des côtes bretonnes, du
Nid des Corsaires jusqu'à Brest.

—Et encore ! disaient les vieux du pays, fau-
drait voir les autres !

Loïc Peuquer n'avait pas trente ans. Il était
de stature moyenne, plutôt petite, mais solide
comme les chênes trapus de l'Armorique. Des
yeux rêveurs et bleus donnaient à sa face, large
mais fraîche sous les cheveux bruns, un air de dou-
ceur en contraste avec sa rude charpente de calé
et de matelot.

Toutes les filles à marier raffolaient du jeune
pilote.

Originaire de Granville, Jean Dumont repré-
sentait bien le type superbe et pur des anciens
Northmans, retouché par le christianisme et la

civilisation. Très grand, un peu osseux, les che-
veux jadis d'un blond roux et maintenant blan-
chissants, les yeux noirs, étoilés de deux points
d'or dont l'éclat croissait dans le danger, le front
vaste, les poings énormes, le doyen des patrons
avait connu aussi les heures de gloire en amour.

Il avait eu deux malheurs dans sa vie, mais de
ces malheurs qui font d'un homme ou une brute
ou un saint. A l'âge de Loïc Peuquer, déjà pi-
lote comme lui, il était un jour rentré au port juste
à temps pour voir brûler sa petite maison. Et sa
femme, encore vêtue de ses habits de noce, était
morte de peur.

Et puis, maintenant, depuis un an ou deux,
voilà qu'on lui préférait le Peuquer ! Pour le
vieux, c'était un déshonneur. A chaque instant,
il faisait allusion à cette préférence des matelots.
De braves cœurs, des âmes délicates, les officiers
de port, les capitaines au cabotage, les armateurs,
essayaient de le consoler :

—Que voulez-vous, père Damont, les jeunes
vont aux jeunes....

—Pais, moi, j'suis pas Breton.... voilà !

—Peut-être voyez-vous juste, père Damont. En
tout cas, ces gamins-là ne vaudront jamais les
vieux comme vous, ceux de temps de la marine à
voiles.

Et le vieux répondait avec un soupir :

—Ça, c'est vrai !

Et Damont racontait.

Or, quand Damont racontait, il charmait les
autres et se charmait lui-même. Tout s'oubliait.
Mais le lendemain, sur le môle, des méchants
lançaient tout haut quelque terme de mépris ou
faisaient des comparaisons, toujours en désavan-
tage du vieux.

Deux ou trois fois, il avait marché droit aux
causeurs et, saisissant les détracteurs par la nuque,
les avait envoyés barbotter dans l'avant-port.

A la fin, il en avait pris son parti. Seulement,
un orage grondait en lui, et, quand Loïc Peuquer
le croisait en chemin, les yeux bleus et les yeux
noirs lançaient des éclairs.

On les montait l'un contre l'autre.

Méprisant, Peuquer disait en faisant la moue :

—Un vieux ! ça serait lâche !

Ironique, sûr de sa force herculéenne, Jean
Dumont murmurait :

—Un gamin !

* *

Entre les deux barques, il y avait lutte de vi-
tesse et de témérité chaque jour, à tout propos,
instinctivement. Et c'était bien pire, quand un
navire était signalé, le droit au pilotage apparte-
nant au premier abouché avec le capitaine.

Le Normand disait :

—C'est pas pour l'argent, vous savez !

Loïc Peuquer, de son côté, affirmait non moins
fièrement :

—Moi, je travaille pour l'honneur.

* *

Quoiqu'il en fût, Loïc Peuquer avait amassé une
somme assez rondelette et trouvée, pour mirer sa
gloire de clocher, deux grands yeux clairs de
Paimpolaise.

La chance allait-elle le trahir comme jadis elle
avait trompé Jean Dumont ?

Il était huit heures et demie du matin. A dix
heures, il devait se marier à la mairie. Et voilà
qu'on vient le chercher pour entrer le *Charle-
magne*. Le vent soufflait en tempête, la mer était
déjà peu maniable, et le *Charlemagne* avait à bord
trois cents pêcheurs de Terre-Neuve signalés à leurs
familles, qu'attendaient les baisers des femmes et
des mioches. On le disait en danger, le grand na-
vire chargé de vies humaines.... Loïc Peuquer
allait-il laisser tous ces braves, tous ces fiers, au
péril de la mer ?

Un moment, ennuyé tout de même à l'idée de
rater peut-être la cérémonie et d'attendre au len-
demain, il hésita :

—Si vous alliez voir le vieux !

—Le père Dumont est parti aller chercher la
goëlette *Fleur-de-Marie* ; il ne sera pas là avant
une heure.

—Sapristi....

—Allons, Peuquer, allons !

Enfin, en brave cœur qu'il était, le pilote fit :

—Eh bien, soit ! mais vous allez prévenir ceux
de la noce. Avec un chien de temps comme ça, il
ne faut pas répondre de l'heure.

Il passa une vareuse, revêtit ses habits de mer
et descendit vers le port.

* *

Neuf heures sonnaient au clocher. Les gens de
la noce, en toilette, suivaient des yeux le bateau
de Loïc. Et il n'avancait guère, le petit bateau du
pilote. Il n'avancait guère, au gré des invités, qui
avaient couru prévenir maire et curé ; ni au gré
de la pauvre fiancée tremblante, ni au gré du
charlemagne qui dansait, là bas, en menace de per-
dition, avec ses trois cents matelots.

Echapper aux brumes de Terre-Neuve pour venir
sombrier en vue du port.... non, ça ne se pouvait
pas !

Oh ! comme on eût voulu pouvoir le pousser, le
petit bateau du pilote !

Mais il avait beau tirer des bordées, éviter la
lame, sans cesse il était surpris. Par moments, il
roulait.

Jean Dumont, qui venait de rentrer la *Fleur-
de-Marie*, contemplait aussi....

—Mon Dieu !

C'était la Pampolaise qui s'agenouillait contre le
parapet, tandis qu'affolés, criant, gesticulant, l'a-
bandonnaient déjà quelques hommes.

Le bateau de Loïc venait de chavirer.

Une femme s'écria :

—Je les vois.... ils sont accrochés.... pourvu
qu'ils puissent tenir.

On courut au poste de sauvetage. Dans les
groupes, on disait brutalement, sans prendre garde
à la pauvre femme éplorée, menacée d'être veuve
avant le mariage :

—N'y a qu'un homme capable d'y aller : c'est le
père Damont. Est-ce qu'y voudra ?

La jeune fille entendit. Elle se dressa d'un
bond :

—Où est-il, ce Damont ?

—C'est moi.

Le vieux regarda un instant la jeune fille ; il se
rappela sans doute un jour de bonheur à jamais
passé ; des larmes coulèrent sur ses joues halées,
larmes aussitôt essuyées, comme s'il en eût eu
honte. Et il dit simplement :

—J'y vais, mam'zelle.

Le lieutenant de port, en le voyant passer, lui
donna une poignée de main.

—A la bonne heure, père Dumont ! Mais il
faudrait aussi nous amener le *Charlemagne*.

—Ça me regarde, fit le vieux.

Et il embarqua.

* *

Une heure et demie après, en présence d'une
foule immense accourue à la nouvelle des événe-
ments, devant le maire et le curé qu'attendaient
le marié, au milieu des transports de joie d'une
population qui retrouvait les siens après de longs
mois d'absence, le *Charlemagne* entra au port
avec l'équipage de Peuquer, et piloté par Jean
Dumont.

Quand le vieux mit le pied sur le quai, l'arma-
teur du *Charlemagne* s'avança et lui présenta une
bourse.

Jean Dumont hésita, puis, se ravissant, saisit la
bourse pleine de bons écus d'or, et courut à la
mariée en disant :

—C'est point d'refus, m'sieu ! Ça fera la paix,
paisque l'bon Dieu le veut !

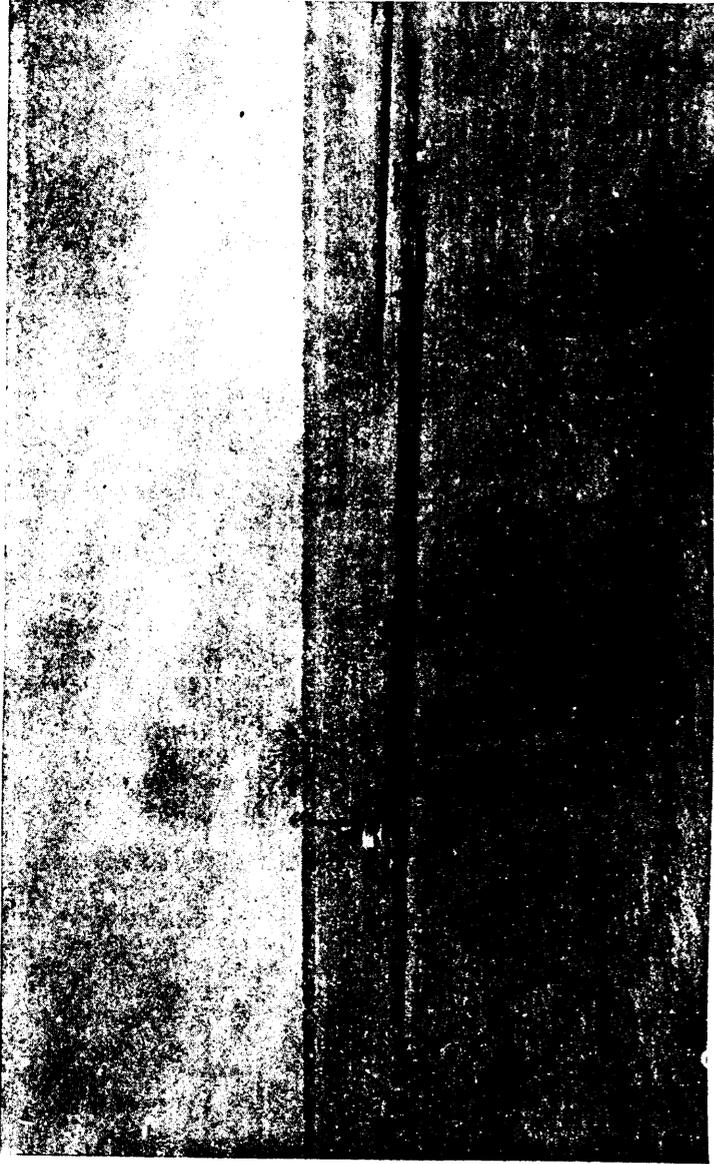
Tout ruisselant d'eau, étranglé d'émotion, Loïc
Peuquer lui sauta au cou.

—Oh !... père Dumont ! père Dumont !

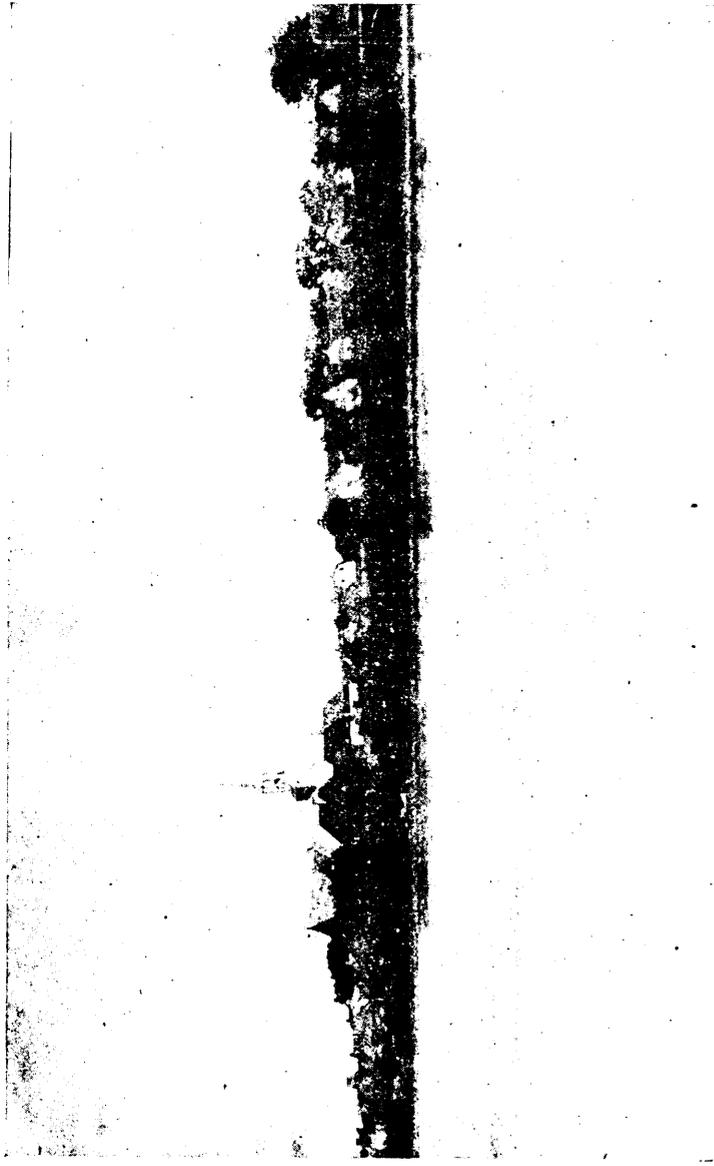
Du revers de sa manche, le père Dumont essuya
ces sacrées larmes qui voulaient sortir encore, et,
esquissant un sourire :

—J'suis d'la noce, hein, les p'tits ?

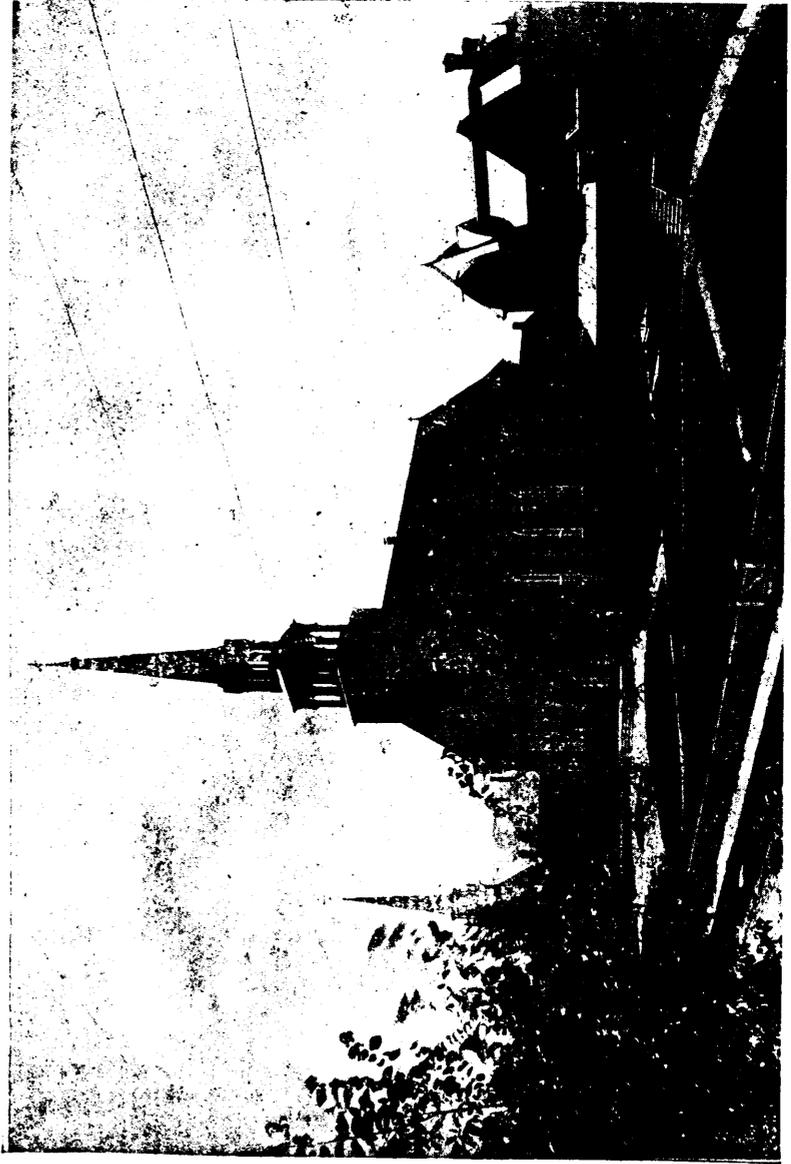
Henri Northcutt



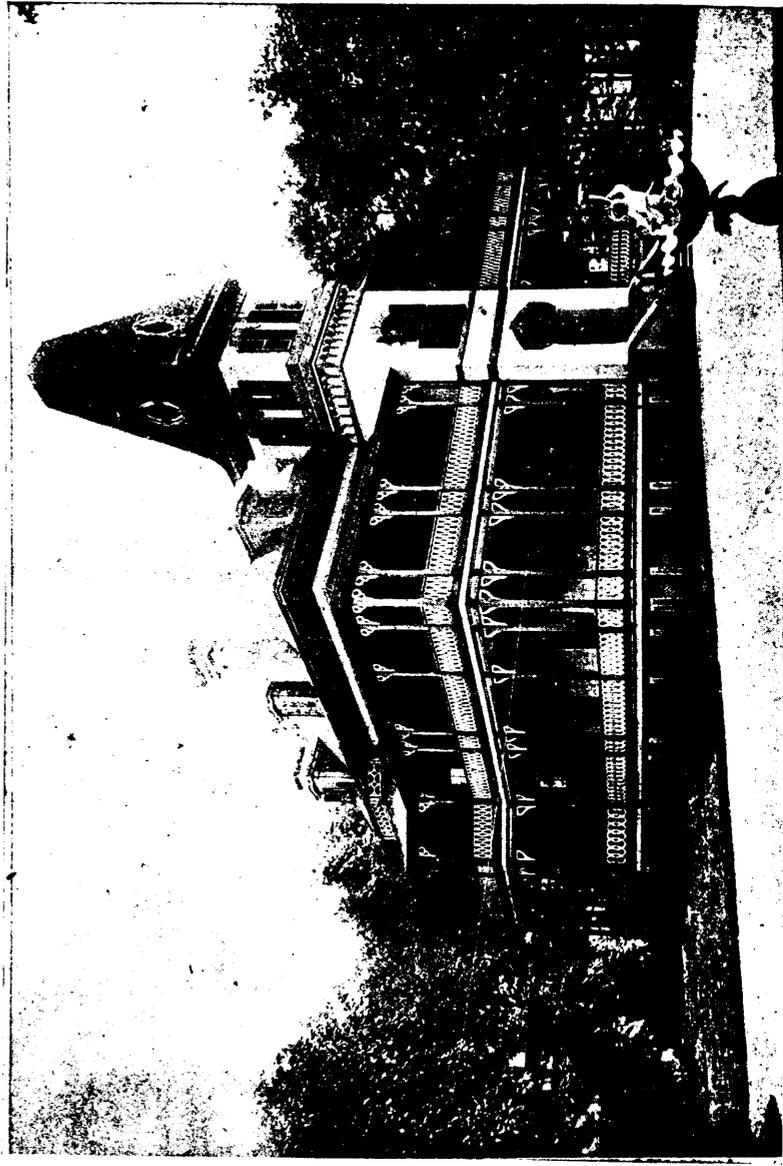
Un train de bois à la remorque sur le lac Saint-Louis (vue prise à bord du *Bohemian*)



Le village de Caughnawaga (vue prise à bord du *Bohemian*)—Photo Laprés & Lavigne

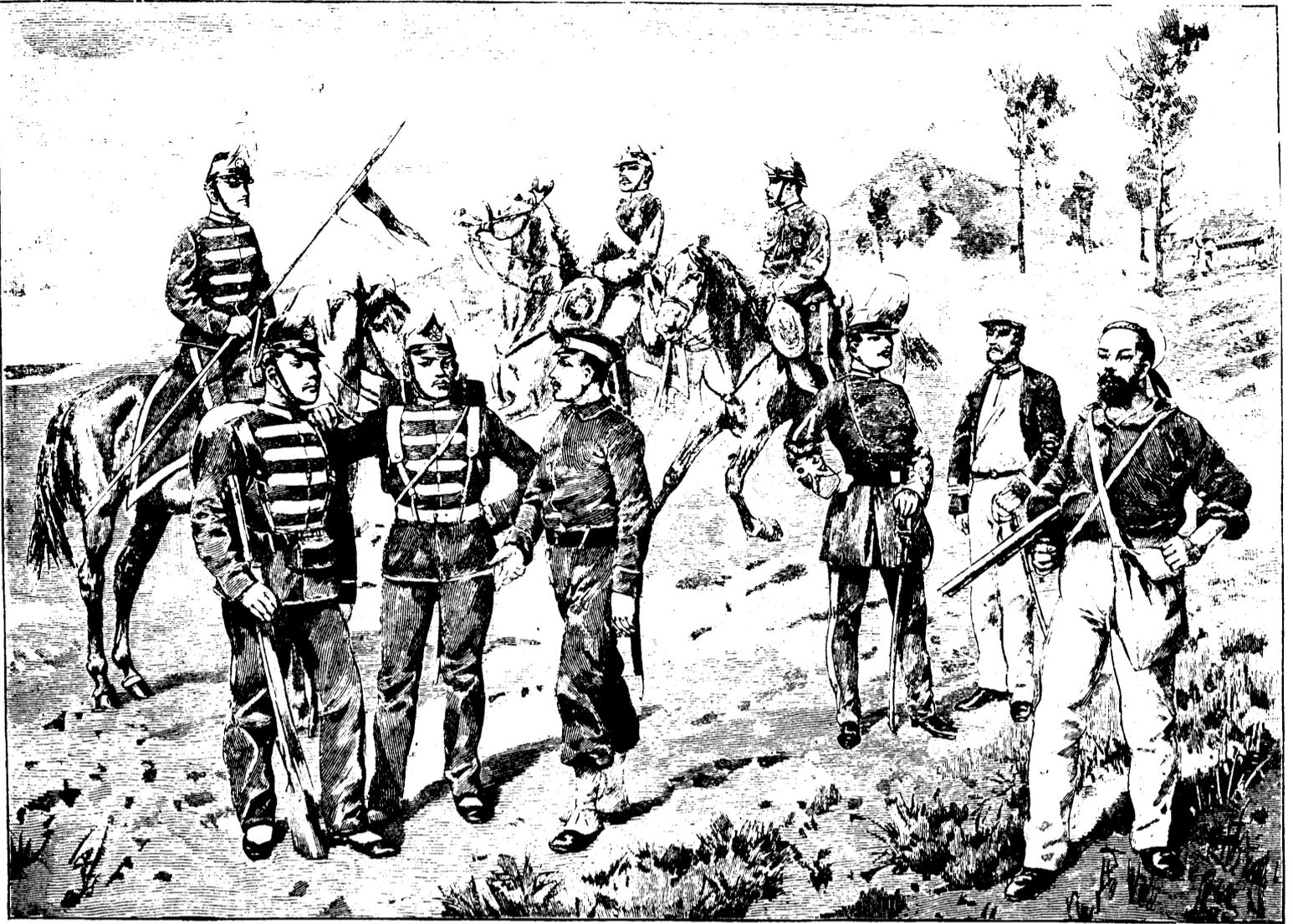


L'église de Waterloo



A TRAVERS LE CANADA

Le couvent de Waterloo



L'ARMÉE JAPONAISE



LA GUERRE ENTRE LA CHINE ET LE JAPON.—L'ARMÉE CHINOISE

FIANCÉ !

(Monologue)

Regardez-moi bien tous, je vous prie ; ai-je l'air
D'un être satisfait qui nage dans l'éther ?
Cela se voit ? tant mieux ! ma joie est débordante,
Car j'épouse une femme, une femme charmante,
Exquise, va, oreus, une femme... vraiment,
Pour la bien définir, je cherche vainement
L'épithète qu'il faut ! Et cette créature,
Tendre, délicieuse, et si fraîche et si pure,
Sera ma femme, à moi, grand gourmand, gai viveur !
(Vous me connaissez bien !) Ma chance me fait peur !
Oserai-je, à son bras, m'envoler par le monde ?
Car elle est si légère ! En moins d'une seconde
Avec elle on ferait le tour de l'univers,
On irait jusqu'au ciel, en traversant les airs !
Mesdames, vous riez, vous moquant de ma flamme.
Je suis un pauvre amant très épris de sa dame.
" Les amants, dites-vous, parlent toujours ainsi.
Hors de l'objet aimé, rien dans ce monde-ici
N'a de prix à leurs yeux, rien ne les intéresse :
Il faut les excuser ! c'est une heure d'ivresse
Qui finira bientôt, — je vous entends toujours, —
Le temps sait modérer les trop vives amours !
Non, non, détrompez-vous. Celle que je convie
Aux douceurs de l'hymen, peut remplir une vie.
Figurez-vous un ange, un ange vapoureux
L'été, quand le soleil rend tous les fronts heureux,
Quand les prés embaumés invitent les abeilles ;
Plus tard, quand le raisin ensonglant les treilles,
Elle m'emmenera, gentiment, par la main,
A travers les coteaux. Nous dirons, en chemin,
Des odes à Bacchus, à Cérés, et, que sais-je ?
Nous irons, tous les deux, chercher un peu de neige,
En touristes hardis, sur les glaciers géants ;
Puis nous redescendrons vers les bleus océans.
C'est si bon de fouler le sable fin des grèves,
Lorsque l'âme s'endort au bercement des rêves !
Ma compagne, pour moi, se fera, tour à tour,
Fleur des prés bruit des flots, lumière, chant d'amour !
Mais l'hiver, direz-vous, que deviendra la belle ?
Car elle semble aimer ce qu'aime l'hirondelle :
Voler vers le soleil à travers l'infini !
Ne vous tourmentez pas, elle aime aussi le nid,
L'intime et cher "chez soi," le repas de famille,
Et la veillée auprès de l'âtre qui pétille...
Mais, pardon, je l'oublie, elle m'attend. Je crois
Entendre son appel, au dehors. C'est sa voix ;
Elle me dit : "Viens donc, il fait beau clair de lune ;
Laisse là ce public que ta voix importune,
Viens goûter avec moi le délicat plaisir
De vivre à son caprice et d'aimer à loisir..."
Oui, mesdames, voilà ce que me dit ma belle.
Je ne résiste plus, et je vole auprès d'elle.
Excusez mon départ un peu précipité....

Je ne vous ai point dit son nom ?... la Liberté !

FERDINAND MEILLIER.



LA MAISON DES CHÉRIS

DANS un petit pays perdu au fond
de hautes montagnes se trou-
vait la maison de mon oncle.
C'était une maison blanche
aux volets verts, au joli per-
ron en bois ouvragé, sur-
monté de jasmin de Virginie
et d'une porte en ogive. Un
étroit jardin la précédait, orné d'une pelouse ver-
doyante et de sapins sombres dont les cimes se
mélaient au ciel bleu. Quand j'arrivai près de
cette maison, j'aperçus à la porte deux toutes jeu-
nes filles et un enfant qui m'attendaient. Ils me
regardaient venir avec impatience, me faisant
signe de loin. C'étaient mes deux cousines Estelle
et Clémence, vraiment grandes pour les quinze et
seize ans qu'elles venaient d'atteindre, et leur
petit frère Pierre que je n'avais vu qu'au berceau.
Sur la laine noire du corsage de mes cousines se
détachaient de fines roses pales, et là bas, accoudé
au Perron, j'aperçus leur père, mon oncle, en noir
lui aussi, qui, tout ému, m'attendait.
— Ah !... mon enfant, me dit-il lorsque je fus
près de lui, quelles affreuses circonstances il fallut

pour que tu viennes !... Quelle douleur de pen-
ser que ton pauvre père ne t'accompagnera plus !
— Mon père !... fis-je baissant la tête, et je
sentais mes larmes me monter aux yeux.

— Ta seras ici comme chez lui, ajouta mon oncle
d'une voix grave, et puisque tu l'as perdu, nous le
remplacerons auprès de toi.

Mes deux cousines s'étaient rapprochées, me
prenant chacune une main, et tandis que mon
oncle répétait encore sa phrase d'accueil, le petit
Pierre me tendit son front que j'embrassai.

La soirée se passa infiniment docement au mi-
lieu d'eux quatre. Nous eûmes d'interminables
conversations empreintes d'une grande confiance.
L'on me parla de mes études, de mes aspirations,
de mes goûts, puis l'on m'accompagna jusqu'à une
petite chambre toute blanche, où je me couchai.

**

Les premiers jours qui s'écoulaient au fond de
cette province perdue furent d'un calme absolu et
profond. Au bout de peu de temps je m'accoutu-
mai si bien à cette nouvelle existence qu'il me
semblait la mener depuis toujours.

Chaque matin les deux sœurs étaient levées
lorsque je descendais, me recevant avec leurs doux
yeux, leurs paroles d'affection. C'étaient entre
nous des conversations d'un tour délicat, d'une in-
timité touchante. Nous avions mille confidences
à nous faire, mille questions à nous poser. Nous
nous informions des moindres détails de notre vie,
trouvant un vif plaisir à descendre ainsi au fond
de nous-mêmes. Bientôt à ces colloques familiaux
ma tristesse s'atténua. Une fois j'allai jusqu'à
m'égayer avec elles.

Nos rires de fraîcheur emplirent tout à coup
toute la maison.

Dans le courant des après-midi, nous primes
coutume de faire de longues promenades. D'or-
dinaire, mon oncle ne nous accompagnait pas.
Seul le petit Pierre courait devant nous, jouant
au cerceau et gambadant par les prés. Nous mar-
chions tranquilles derrière lui, le long des allées
vertes, nous asseyant en de petits bosquets touffus
au bord de l'eau.

Estelle se tenait à ma droite, Clémence à ma
gauche. Déjà Estelle possédait une beauté capti-
vante, des cheveux noirs en diadème sur un front
ovale et blanc. Clémence, plus petite, de traits
moins réguliers, avait des caresses enlaçantes
comme un réseau.

Les yeux d'Estelle luisaient ainsi que des perles
bleues. Non ; plutôt ainsi que ces étoiles de sa-
phir pâle qui pointent au zénith, l'été. Les yeux
de Clémence semblaient des fleurs des champs.

Au fond, j'ignore laquelle j'aimais davantage, et
je crois que je les préférerais l'une à l'autre, selon
peut-être que je me tournais de leur côté. N'é-
taient-elles deux sœurs pour moi d'ailleurs, deux
sœurs dévouées et sensibles ? N'était-il pas natu-
rel que je les aimasse également ?...

... Plus j'y réfléchis, plus je conçois à quel
point il m'eût été impossible d'établir une préfé-
rence entre elles, de céder à l'affection de l'une,
au détriment de l'autre qui en eût pâti.

Ah !... les bienheureux soirs passés sous la
tiède lumière de leurs regards, alors que Pierre
feuilleterait des livres d'images, que mon bon oncle,
gagné par le sommeil, murmurait avant de s'en-
dormir sa phrase habituelle :

— Petits enfants... tenons nous la main dans
la main, et mettons nos cœurs en douceur !

**

Plus je vivais avec eux... avec elles, plus les
liens qui m'attachaient à eux... à elles, augmen-
taient d'attendrissement, de violence.

— Mes chéries... me hasardai-je à leur dire,
voyez combien les plus durs malheurs deviennent
parfois sources des voluptés les plus profondes !...
Si je n'étais venu vous trouver un jour tout désolé
à la suite de la mort de mon père, comment vous
eussé-je connues ?

Elles convenaient qu'en effet, sans cette grande
infortune qui m'advint, nous ne nous serions peut-
être point connus ; que notre joie actuelle ne fût
point née.

A cette idée, elles se rapprochaient de moi fris-
sonnantes, et je sentais à la promenade leurs chers
bras me f.ôler plus étroitement.

Moi aussi, je les serrais plus fort sur ma poitrine
chaque soir en les quittant. Ce mot " mes ché-
ries !..." devenait décidément ma façon de les
appeler, je le répétais amoureusement le long des
ténèbres de l'escalier... très bas... très bas :
Mes chéries !... Mes chéries !... et elles, par
candeur badine, me tendaient en secret le bout
de leurs doigts, que je baisais.

**

Soudain, un jour, de grands voiles qu'on m'avait
noués autour de la figure s'envolèrent.

J'étais dans ma petite chambre blanche à tra-
vailler, quand j'entendis à la porte de légers tapo-
tements discrets que je connaissais.

J'allai ouvrir.

Chose curieuse, ce fut Estelle seule qui entra.
Clémence ne l'accompagnait pas. Où était-elle ?
Pour la première fois je ne voyais pas les deux
sœurs ensemble.

Malgré son air de décision extraordinaire, ma
jeune cousine paraissait troublée, et comme je lui
demandais ce qu'était devenue sa sœur, elle me
répondit d'un ton presque sec qu'elle n'en savait
rien ; qu'au surplus, il ne s'agissait pas de Clé-
mence, ce jour là.

A ces paroles singulières, je la contemplai sans
comprendre ; puis, la prenant affectueusement par
la main, je la menai vers la fenêtre où je lui de-
mandai de nouveau ce qu'elle avait fait de Clé-
mence, ce qu'il y avait ?

— Il y a... je ne pourrai jamais vous le dire,
mon cousin... dit-elle.

— Dites quand même, Estelle... insinuai-je...
Vous savez bien que nous n'avons plus rien de ca-
ché entre nous.

— Oh !... dit-elle... je crois bien que je vais
briser quelque chose... si je l'avoue.

— Avouez et ne craignez rien... murmurai-je
encore.

— Il y a... vous ne le répérez jamais, sup-
plia-t-elle mains jointes... Vous jurez... Il y a
que je vous aime sans doute, car je veux me ma-
rier avec vous !

Juste comme elle finissait sa phrase... dans
un très court moment de silence qui suivit...
(j'étais stupéfait, plutôt consterné... ah ! je pleu-
rais... oui, je crois que j'étais ému)... tout à
coup, voilà que j'entendis un étrange bruit au
fond de la chambre.

— Ciel !... s'écria Estelle... Clémence qui
est tombée derrière la porte !... Elle l'écoutait...
elle écoutait...

— Quoi ? Que signifie ?... m'écriai-je.

— Elle écoutait... répéta-t-elle désespérément.

Et elle s'enfuit à moitié folle, éperdue, tandis
qu'ainsi qu'elle l'avait dit, derrière la porte, dans
le couloir, je trouvai la pauvre petite Clémence
évanouie.

**

Quelques jours après, lorsque les deux sœurs
furent un peu revenues à la santé et à la raison,
je résolus de les prendre à part et de leur parler.
Mais vraiment, tandis que je les promenais à mes
bras dans l'étroit jardin de sapins verts, je ne
sentais plus le tendre lien de jadis entre elles,
mais une sorte de frontière vivante entre leur
jeune et déjà féroce rivalité.

Dites-nous... paraissaient répondre les petites
obstinées à tous mes conseils, dites-nous à tout
prix, coûte que coûte, entendez-vous bien, cousin,
qui vous préférez de nous deux ?

— Est-ce moi ?... demandaient instamment
les yeux d'étoiles bleues d'Estelle... C'est moi,
n'est-ce pas ?... ajoutaient-ils penchés de mon
côté et laissant retomber leurs paupières.

Aussitôt dans leur candeur de fins myosotis, les
yeux de Clémence reprenaient passionnément :

— C'est moi !... c'est moi !... et vous ne me laissez plus mourir de douleur en le niant !...

— Fi !... les méchantes, ripostai-je désolé, les
méchantes qui se plaisent à profaner le grand
amour que j'ai d'elles. Etes-vous donc en âge de
vous marier, cruelles ?... Pourquoi vouloir me

forcer à choisir entre vous deux que je chéris également ?

— Il faut choisir !... reprenaient-elles. Dans la vie d'ici on est fait pour choisir !... et malgré cet âge que vous nous reprochez, nous sommes des femmes de cette vie-ci désormais !... Vite, vite, dites nous qui vous avez choisie ?

— Je vous en prie ! je vous en conjure !... N'abolissez pas le rêve exquis où je me promène, le rêve de vos deux tendres têtes couchées sur ma poitrine, de vos têtes éternellement embrassées !...

Mais, quoi que je fisse, leurs yeux, leurs yeux entêtés m'ordonnaient plus fort que jamais de me déclarer ; et je le présageais trop, tandis que je les promenais ainsi l'une à droite, l'autre à gauche, chacune s'efforçant de me déchirer l'âme des ongles, et de la brandir en trophée de victoire devant sa petite rivale, qui en fût devenue furieuse d'envie.

* *

Alors, comme je ne voulais pour rien au monde tuer l'une de ces deux douces cœurs que j'adorais, et que j'adorerai toute mon existence, je le jure, en élisant, sans raison de ce dur choix, l'autre, je fis, la nuit, un paquet de mes vêtements, laissai sur la table une lettre pour mon oncle, et quittai furtivement cette maison, où l'on me refusait l'amour.

Une petite lune d'assassinat brillait au-dessus des sapins.

Je me dis :

— Va... va... pauvre enfant... Porte, ta vie durant, dans ton cœur meurtri cette étincelante maison des chéris que les incompréhensives chéries rendirent inhabitable à ton cœur !

Et je partis.

Depuis, je porte la maison des chéries dans mon cœur !

MAURICE BEAUBOURG.

LA POIGNÉE DE MAIN

Chacun la donne et la reçoit par habitude, sans y attacher d'importance, sans y penser, comme on fait un geste banal, inconscient et sans cause. Elle est le complément naturel et attendu de la formule "au revoir" et du souhait de bonjour.

D'aucuns la jugent si peu de chose et si dépourvue de signification, qu'ils n'hésitent point à l'accorder à ceux qui leur sont antipathiques, à ceux même qu'ils devinent secrètement hostiles.

Il est pourtant incontestable qu'elle exprime un homme mieux qu'elle ne le saurait faire son style, indice assez vague parfois. Elle est le reflet exact des caractères et des sensations momentanées. Une arrière-pensée, un sentiment douteux, une intonation fautive ont sur elle une indiscutable influence et l'enrichissent de nuances variables à l'infini et intéressantes au plus haut point, pour peu qu'on les observe et qu'on y réfléchisse.

Indifférente et froide, donnée en passant à des gens qu'on connaît peu, elle existe à peine et peut se ranger dans la catégorie des choses incolores et seules, parmi lesquelles trônent, encombrantes, les idées reçues. C'est une façon de fausse monnaie qu'on accepte de part et d'autre, par une sorte d'accord tacite dont le nom véritable est "civilité."

* *

La plus parfaitement odieuse des poignées de main est celle qui consiste à tendre un doigt unique et onctueux, comme on le tremperait dans un bain pour en constater la température, un doigt flasque qu'il faut saisir et secouer si l'on n'a d'importants motifs de s'en dispenser. On la sabbat, celle-là, plutôt qu'on ne la reçoit, à toute heure, à tout instant, car elle est fréquente et inévitable comme tout ce qui émane des imbéciles, des fats, des avachis et des sots, formidable légion dont il est superflu de médire.

Celle qui n'en diffère que par le nombre des doigts tendus n'est guère plus agréable. Néanmoins, on s'y fait à la longue, tout en déplorant amèrement que tant de gens, dont le plus grand nombre n'a plus conscience qu'intention d'être dé-

sagréables, se contentent de vous abandonner leur main avec un sourire suffisant et grotesque qui semble correspondre à la phrase : "Voilà tout ce que je peux faire : prenez, serrez, allez et laissez-nous." Même on s'estime heureux si cette main inerte et froide comme un lambeau de cadavre, proie de la dissection, n'est en même temps humide et gluante comme un ver. Je préfère certainement par contraste le *shake hand* sec et précis des Anglais, acclimaté depuis longtemps dans certains milieux français, le *shake hand* qui vous écrase les doigts et vous brise le poignet.

* *

Le hasard, le souci d'être correct, l'habitude prise, une hypocrisie particulière qu'on pourrait qualifier de sociale, nous obligent à toucher quotidiennement bien des mains indifférentes, répugnantes ou détestées, à moins de consentir à passer pour lunatiques, fantasques ou fous, et ce serait, en vérité, insupportable, si l'on n'avait la joie, rare il est vrai, mais d'autant plus intense, de serrer de-ci de-là des mains aimées, loyales et douces.

Rien n'est si charmant qu'une main d'enfant qui s'offre confiante et grêle, comme pour exprimer : "J'ai foi en vous qui êtes grand, protégez-moi et ne me froissez pas ma petite âme." Si gracieux que la poignée de main des jeunes filles, offerte d'un peu haut, appelant les frères ; — si bouffon et attendrissant à la fois que celle des bambins entre eux, qu'ils se donnent avec affection et gravité, comme s'ils devinaient que c'est là acte d'homme, marque d'estime et d'amitié, indice de franche pensée ; — si adorable enfin que le serrement de mains des amoureux qui se prolonge et s'exaspère, d'où naît avec une infinie douceur un indéfinissable trouble, et qui est, dans certaines circonstances, la plus délicate et la plus raffinée des caresses.

* *

Il est une poignée de main digne entre toutes : c'est la poignée de main d'un ami.

Celle-là enveloppe les doigts et embrasse étroitement la paume. Elle est cordiale comme un baiser de frère, vigoureuse comme tout acte droit, spontanée comme une clair d'épée, chaude et douce comme un sourire de femme aimée.

Ce fut apparemment la poignée de main de Crillon et de tous ceux dont la légende nous chante la droiture, la bravoure et la loyauté.

C'est celle de tout homme de cœur.

JEAN QUI PASSE.

PROPOS DU DOCTEUR

LE SAIGNEMENT DE NEZ

Une très intéressante communication, faite par le professeur Vernet, à l'Académie de Médecine de Paris, vient d'appeler l'attention sur le traitement d'une maladie que, bien à tort, on considère comme étant toujours sans danger. Je veux parler de l'hémorragie nasale ou du saignement de nez.

On distingue deux sortes d'hémorragie nasale, l'une dite active ou spontanée, l'autre symptôme d'une autre affection qui souvent est fort grave.

La première s'observe dans l'état de santé, surtout chez les personnes à tempérament sanguin. Les adultes, vers l'époque de la puberté, y sont sujets d'une manière toute particulière ; elle est toutefois plus fréquente chez les jeunes filles. A cet âge, une cause souvent légère, l'exercice, une marche fatigante, l'exposition au soleil, un travail intellectuel soutenu, quelquefois même une émotion suffisent pour déterminer une hémorragie nasale. Ajoutons l'influence des saisons, un régime excitant, l'abus des boissons alcooliques, un choc ou une violence extérieure sur le nez ou la simple introduction du doigt dans la narine, en un mot tout ce qui peut amener une déchirure des vaisseaux de la membrane pituitaire.

Le plus souvent cette hémorragie se montre spontanément, mais parfois elle est précédée de mal de tête, d'un peu d'agitation et de quelques symptômes de congestion cérébrale, lesquels se

dissipent progressivement pendant que l'écoulement du sang a lieu.

Le saignement de nez peut être héréditaire, et il n'est pas rare de voir des individus chez qui des accidents de cette nature souvent fort graves dans l'enfance, diminuent puis disparaissent à une époque plus avancée de la vie. Il en est aussi qui présentent pendant toute la durée de leur existence une disposition congénitale aux hémorragies spontanées.

Il est souvent difficile de distinguer le genre d'affection dont je viens de parler de celle qui n'est qu'un symptôme, surtout quand la maladie principale est encore à l'état latent.

Le saignement de nez se présente souvent au début d'une fièvre typhoïde ; il est symptomatique dans quelques fièvres éruptives, dans le scorbut, dans certaines affections du cœur, du poumon et des reins. Dans les maladies du foie, dans la jaunisse grave, dans la fièvre jaune, les hémorragies sont fréquentes.

Dans le plus grand nombre des cas l'hémorragie s'arrête d'elle-même, le sang se coagule dans la narine, et ce coagulum fait alors office d'un tampon ; aussi quand le caillot se déplace par l'action de se moucher ou d'éternuer, voit-on l'hémorragie recommencer.

Lorsque le saignement est peu abondant, il est suivi d'une sorte de soulagement ; mais quand il est excessif et qu'on ne parvient que très difficilement à l'arrêter, il peut en résulter les plus graves accidents. Tout le monde ne peut supporter impunément une perte de sang de 2 à 3 kilogrammes comme on en a cité des exemples. Une perte de cette importance amène presque inévitablement d'abord une véritable anémie avec pâleur de la face, puis les extrémités se refroidissent, il y a des sueurs et des syncopes. La mort même peut s'en suivre. Quoique cette terminaison fatale soit très rare, il n'en résulte pas moins que le pronostic de l'hémorragie nasale peut être grave et qu'il importe de s'en rendre maître dès qu'il devient menaçant. J'en indiquerai les moyens dans un prochain article.

DOCTEUR Z

NOUVELLES A LA MAIN

Aujourd'hui, on imprime facilement sur tout : papier, étoffe, etc.

Le difficile est de faire bonne impression sur le public.

* *

T... , après avoir enterré sa femme et serré la main de ses amis, éprouve quelque difficulté dans le règlement des voitures de deuil.

Quand tout est terminé :

— Je savais bien, dit-il d'un ton de regret, que la journée ne se passerait pas sans ennui.

* *

Sur le boulevard.

— Alors, toujours en villégiature ?

— Oui, je ne reviens plus à Paris qu'une fois par semaine... J'aime tant la campagne...

— Qui a-t-elle bien, châtie bien. C'est donc pour cela que vous la battez si souvent ?

* *

Quelques employés — et employées — d'un bureau de poste cherchaient à se moquer d'un bon "habitant" qui était venu toucher le montant d'un mandat. On ne trouvait pas de plume pour le faire signer, et on blaguait à bouche que veux-tu.

— Je vois bien ce qui manque ici, dit le brave campagnard ; il y a plus d'oies que de plumes.

* *

Devant les chûtes du Niagara :

Premier touriste. — Quel dommage qu'on n'en profite pas !

Deuxième touriste. — Vous avez joliment raison, monsieur !

Premier touriste. — Seriez-vous ingénieur civil par hasard ?

Deuxième touriste. — Non, monsieur, je suis... laitier.



LE SOMMEIL DES ENFANTS

Dans leurs berceaux, près de leur mère,
Quand dorment les petits enfants,
Ne croyez pas que sur la terre
Restent ces endormis charmants.

Non, non ; toujours des anges viennent
Qui les emportent dans leurs bras,
Et qui dans les cieux leur apprennent
De beaux jeux qu'ils ne savent pas.

Et quand la mère se réveille
Et veut voir entre ses rideaux
Son petit enfant qui sommeille,
La nuit, dans un heureux repos,

Les anges vivent le ramènent,
Dans son lit le recouchent bien,
Et près du berceau s'entretiennent,
Sans que la mère ne sache rien.

Ainsi s'envolent ces années,
Au vol rapide et gracieux ;
Ainsi ces charmantes journées
Dont la moitié s'égaré aux cieux.

Mais, dès qu'une faute première
A flétri leurs douces vertus,
Les enfants restent sur la terre
Les anges ne reviennent plus !

LÉON GAUTHIER.

L'ORAGE

Un jeune garçon, de la ville, nommé François, s'était amusé toute la matinée à cueillir des fraises dans la forêt. Au moment où il se disposait à retourner chez lui, un vent impétueux se leva, et la pluie, accompagnée de tonnerre et d'éclairs, tomba par torrents. François eut grand' peur de l'orage et alla se cacher dans le tronc d'un chêne creux, à quelques pas du chemin : il ignorait que la foudre tombe souvent sur des arbres élevés.

A peine s'y était-il blotti, qu'il entendit tout à coup une voix qui criaît :

— François, François, viens donc vite !

François sortit du creux de l'arbre, et au même instant l'arbre fut frappé de la foudre, et le tonnerre éclata avec un fracas épouvantable ; le sol tremblait sous les pieds de l'enfant, saisi de terreur : il se croyait au milieu d'un abîme de flammes. Cependant il ne lui arriva aucun mal. Alors, tombant à genoux et levant les mains au ciel, il s'écria avec ferveur :

— Grâces vous soient rendus, ô mon Dieu, qui avez eu la bonté de m'envoyer une voix du ciel pour me sauver la vie !

La même voix retentit de nouveau :

— François ! François ! ne m'entends-tu pas ?

François se retourne : c'était une paysanne qui appelait ainsi ; il courut vers elle :

— Me voici : que me voulez-vous, ma bonne ?

— Ce n'est pas vous, mon jeune monsieur, ce n'est pas vous que j'ai appelé, lui répondit la paysanne, mais mon petit François. Il était à garder les oies là-bas, au bord du ruisseau ; il doit s'être caché dans quelque endroit par là, et je viens le chercher pour le conduire chez nous... Ah ! voilà enfin mon garçon qui sort des broussailles.

Le jeune citadin raconta alors à la paysanne comment il avait pris sa voix pour une voix du ciel. La villageoise joignit humblement les mains, et lui dit :

— O mon enfant, quoique la voix qui vous a sauvé la vie ne soit que celle d'une pauvre paysanne, n'en rendez pas moins grâces à Dieu ; car c'est lui qui a voulu que, sans le savoir et sans vous connaître, je vous appelle par votre nom.

— Oui, oui, répliqua François les larmes aux yeux, Dieu s'est servi de votre voix pour me sau-

ver d'un grand péril ; mais le secours n'en vient pas moins de lui.

Ce n'est pas le hasard qui vint à mon secours,
C'est la bonté de Dieu qui protégea mes jours.

LE CHOIX D'YVONNE

Madame R... a deux jolies petites filles : Yvonne et Yolande, âgées respectivement de deux ans, et dix-huit mois.

Un jour, la mère disait à l'aînée :

— Aimerais-tu cela, Yvonne, que maman achèterait pour toi un petit frère, un beau bébé, comme celui de Mme Léveillée ?

— Non, sa mère, répondit l'enfant, 'Olande c'est encore un bébé, et j'aime'ais mieux un 'tit ça ! (chat). — RÉGIS ROY.

PETITE LEÇON D'HISTOIRE NATURELLE

LE CHIEN DES PRAIRIES

— Quelles sont ces étranges petites bêtes, ressemblant à des marmottes auxquelles on aurait ajusté des queues d'écreuil, et perchées sur de petites buttes, du haut desquelles elles ont l'air de surveiller ce qui se passe au loin ?

— Qui nous sommes, jeunes demoiselles ? Qui nous sommes, jeunes garçons ? Nous sommes les petits chiens des prairies, des grandes prairies d'Amérique.

— Mais vous ne me faites pas du tout l'effet de chiens. Vous avez un corps gras, court, ramassé ; on dirait de petites balles de fourrage jaunâtre. D'où vient donc le nom qu'on vous donne ?

— De notre voix qui, paraît-il, a un certain rapport, un lointain rapport, avec celle du chien.



Nous aimons à nous tenir là.

« Je ne sais pourquoi la nature a établi entre nous et cet animal ce rapprochement, car nous détestons les chiens ; ce sont nos ennemis-nés. Si vous veniez dans nos villages, Mesdemoiselles, Messieurs, vous ne vous effrayeriez pas beaucoup (à condition pourtant que vous ne viendriez que l'un après l'autre) ; nous resterions postés sur notre petite maison, car nous sommes un peu curieux et nous aimons à nous tenir là, pour voir ce qui se passe aux alentours. Mais si un chien se montrait, ce serait bien différent, et le village serait sens dessus dessous en un instant. Ceux d'entre nous qui l'apercevraient en premier s'empresseraient d'avertir les autres : ceux qui sont aux provisions, ou en visite, ou en causette chez des voisins (nous aimons beaucoup à causer) — Ils leur diraient : — Rentrez rentrez bien vite, dans vos maisons, voici un de nos ennemis ; un de ces énormes et méchants quadrupèdes dont on nous a donné le nom. S'il vous rencontrait, malheur à vous !

« Et alors, comme nous ne sommes pas très braves et que nous perdons la tête facilement, tous de courir de çà et de là, tout ahuris, en répétant : — Rentrons, rentrons bien vite dans notre village ; voici un de nos ennemis. S'il nous rencontrait, malheur à nous ! »

— Mais qu'entendez-vous par votre village ?

— C'est la réunion de nos terriers. Nous sommes des animaux très sociables ; nous nous plaisons dans la compagnie les uns des autres et nous établissons nos demeures côte à côte. C'est nous qui avons élevé ces jolis petits monticules sous lesquels sont nos habitations. Dame Nature a en la

complaisance de nous donner des pattes, faites en manière d'outils à creuser la terre, et des dents très commodes pour ronger les racines qui pourraient nous gêner.

— Les cultivateurs doivent avoir beaucoup à se plaindre de votre voisinage, car sûrement vous bouleversez toutes leurs plantations.

— C'est bien plutôt nous qui avons à nous plaindre d'eux, car ce sont eux qui sont venus nous chercher. Déjà ma famille a été obligée d'abandonner le village de ses pères pour aller en fonder un plus loin. Serons nous obligés d'abandonner encore celui-ci ?

VICTORIEN AURY.

LA SCIE

Un jour, à Nazareth, par un soleil brûlant d'été, un homme sciait péniblement une longue planche. Cet homme était saint Joseph, père nourricier de Jésus, simple ouvrier dont la sublime oraison funèbre se trouve ainsi écrite dans l'Évangile : Homme juste.

Or, le front de l'artisan ruisselait de sueur : car la planche était longue et la scie également plate partout, comme on les faisait alors (dit la légende) mordait avec peine le bois dur, au tiers entamé.

Vingt fois saint Joseph s'essaya le front, la figure, la barbe, et reprit son ouvrage, sans qu'un murmure, un geste, un mot d'impatience vint trahir une fatigue, que sans doute il rapportait à Dieu.

Enfin la scie, d'un son argentin donna son dernier coup, à la grande satisfaction de l'ouvrier, qui cette fois, manifesta sa joie par une franche et joviale dilatation de ses traits, sa figure était admirablement belle.

Sonne midi. — On ne disait pas l'Angelus à cette époque, mais les Juifs fervents élevaient leur âme à Dieu, Joseph le fit, et se couchant aussi mollement que possible sur un lit de copeaux, il s'endormit justifiant ce proverbe : Le sommeil du juste.

Or, depuis quelque temps, Satan veillait à la porte du chantier.

Il avait vu d'abord un homme qui travaillait et, sans savoir quel était cet homme, il avait dit : Il n'y a rien à faire ici !... Mais l'artisan avait posé sa scie et s'était endormi.

Alors, Satan, qui ne se doutait guère de la qualité des hôtes chez lesquels il était résolu de jouer un tour au paresseux de la sieste, dont le sommeil béni de Dieu, se manifestait déjà par un long ronflement.

C'était un garantie pour le diable.

Prenant donc une forme apparente, il commença par examiner tous les outils les uns après les autres : ciseaux, marteaux, varlopes, tenailles. Rien de tous ces objets ne lui parut digne d'exercer son infamale méchanceté.

Restait la scie, qu'il prit avec colère, la scie d'alors, dont les dents droites et en ligne, lui offraient la ressource plus drôle, soit de les casser, soit de les incliner en sens inverse l'une de l'autre. Il prit ce dernier parti, comme le plus sûr moyen de mystifier l'artisan.

Mais le diable à ce qu'il paraît, n'était pas plus mécanicien que les juifs de son époque, et il ne pensait guère livrer à saint Joseph le secret de la véritable dentelure d'une scie.

Loin de là, son ouvrage achevé, sa figure aussi rayonna, mais d'une autre façon, on le pense bien que celle de l'artisan, puis, quittant sa hideuse transformation, il attendit le réveil du bienheureux dormeur.

Cela ne tarda pas, Joseph se leva et, les yeux encore brouillés d'un reste de sommeil, il prit machinalement la scie en question, qu'il essaya contre une planche AD HOC, selon son usage, avant de rien commencer.

Je vous laisse à deviner son étonnement, quand au lieu d'une faible entaille, l'outil dans son aller et retour, glissa sur le bois avec une aisance incurable, et l'entailla profondément... au grand désappointement du diable, qui prit la faite et ne revint jamais.

Il ignorait, le pauvre diable, que le saint homme avait prié Dieu, et que Dieu ne saurait faillir au sommeil de celui qui l'invoque.

CHOSSES ET AUTRES

La colonie italienne de Montréal compte 3,000 membres.

L'empereur d'Autriche, fait présent chaque année au roi d'Italie de 10,000 cigares choisis de la Virginie.

En 1820, on fit à Birmingham la première grosse de plumes d'acier. Cette grosse se vendit en gros à \$36.00.

En l'an 210 eut lieu en Angleterre une sécheresse telle qu'il n'y eut pas de pluie de toute l'année; 40,000 personnes périrent par la famine.

En 1835, les journaliers gagnaient 8c par jour en Italie; 12c en Russie; 18c en Hollande; 30c en France; 40c en Angleterre et 80c aux Etats Unis.

Le président de la République Française, M. Casimir Périer, a été longtemps membre de la société contre l'abus du tabac. Il ne fume jamais.

Le Rév. Père Michaud, de l'ordre des Clercs Saint-Viateur, a trouvé dans une quête d'église un sou pour lequel il a refusé \$200.

Il vient de se tenir aux Etats Unis, dans l'Etat du Dakota, un congrès catholique indien, le premier de son espèce. On mande que 4,000 Peaux Rouges y ont pris part.

Le pont suspendu le plus long et le plus ancien du monde est celui de Kirgung, en Chine, qui est suspendu sur des chaînes et forme viaduc d'une montagne à l'autre.

Un électeur de l'Indiana vendit dernièrement son vote au prix de \$1. A présent il poursuit l'acheteur, lui réclamant \$300 et les frais. La loi de l'Indiana—bonne loi!—permet ces poursuites.

On prétend que l'usage du pince-nez au lieu de lunettes peut produire le cancer au nez. Une personne décédée récemment du cancer l'avait contracté, dit-on, par suite de la pression exercée sur le nez par le ressort de son lorgnon.

Température du mois de septembre — Du 6 au 14, changeant; plusieurs averses et coups de vent.—Du 14 au 22, quelques tempêtes. (Pluie par intervalles; — à la fin de ce mois neige en quelques endroits) — Du 22 au 30, vent et pluie par intervalles; quelques jours de froid.

M. Frank Ross a offert un prix de \$50 à l'exposant dont les fleurs obtiendraient le plus grand nombre de prix à l'exposition de Québec, et M. Barrow donnera une médaille d'argent à celui dont les légumes emporteront le plus de couronnes à la même exposition.

Dans certaines contrées de l'Afrique centrale, ceux qui veulent se marier doivent acheter leur femme. On les paye en marchandises. Ainsi, par exemple, pour une paire de souliers on peut s'engager dans les doux liens du mariage. Heureusement que la civilisation va changer tout cela.

Dans les parties septentrionales de la Sibérie, le froid est si excessif que le sol ne dégèle jamais à une profondeur de plus de six pieds. Les corps enterrés à une plus grande profondeur restent toujours gelés. Même à 400

pieds au-dessous de la surface du sol, la température est encore à 10 degrés au-dessous de zéro!

Une maison de Berlin a pris un brevet d'invention pour une lampe à incandescence contenant trois fils de carbone qui peuvent être rendus incandescents ensemble ou séparément, de sorte que l'on peut obtenir de la lumière à trois degrés d'intensité.

—Le mont Logan, voisin du fameux mont Saint-Elias, dans l'Alaska, est le plus élevé qu'il y ait dans toute l'Amérique du Nord. Il ne mesure pas moins de 19,500 pieds de hauteur. Il s, par conséquent, 1,500 pieds de plus que le mont Saint-Elias, et 1,200 de plus que le mont Orizaba, au Mexique.

—Quel est le fleuve le plus tortueux? Homère aurait nommé le Méandre, cours d'eau de l'Asie Mineure. De nos jours, le fleuve le plus tortueux est probablement le Rio-Grande, qui sépare le Texas du Mexique et qui, sur une longueur de deux cents milles en amont de son embouchure, n'est qu'une suite de zigzags.

Les photographes de l'Observatoire de Paris viennent de terminer une photographie de la lune. La surface de l'astre blême a été photographiée en sections qui, ajoutées les unes aux autres, donnent une image de cinq pieds de diamètre. La reproduction est si exacte que l'on pourrait y distinguer les villes, les forêts et les rivières, s'il y en avait.

Le Père Prodigue est le nom de la comédie qui fera rire cette semaine au Royal. Cette pièce est remplie d'épisodes et de scènes plus amusantes les unes que les autres. Il s'agit des escapades commises par Stanly et Dodge, qui, ayant manqué le navire devant le porter en Afrique, se trouve mêlé à des complications désopilantes.

La comédie fourmille d'incidentes plus drôles les uns que les autres.

PERDU

\$10.00 de récompense à la personne qui ramènera un chien (fox terrier), sous poil blanc rude, queue coupée, qui a été perdu à l'église de Lachine. S'adresser à chambre No 8, Mechanic's Hall, rue Saint-Jacques, ou à M. A. Martin, épiciér, Lachine.



Thomas A. Johns.

Une Affiction Commune
Guérie radicalement par l'usage
DE LA
Salsepareille
d'AYER

HISTOIRE D'UN COCHER DE FIACRE.

"J'ai été, pendant huit ans, affligé de Salt Rheum. Durant ce temps-là, j'ai essayé un grand nombre de médecines qui étaient fortement recommandées, mais aucune d'elles ne m'a soulagé. A la fin on me conseilla d'essayer la Salsepareille d'Ayer et un ami me dit d'en acheter six bouteilles que je devais prendre en me conformant aux instructions. Je cédai à son désir, j'achetai les six bouteilles et en pris trois sans remarquer aucun résultat décisif. J'avais à peine fini la quatrième que mes mains étaient entièrement

Déarrassées d'Éruptions.

Mon occupation, qui est celle de cocher, m'oblige à être dehors au froid et à l'humidité, souvent sans gants, et l'éruption n'a jamais reparu." — THOMAS A. JOHNS, Stratford, Ont.

LA SALSEPAREILLE D'AYER

Seule Admise à l'Exposition Colombienne.
Les Pilules d'Ayer nettoient les Intestins.

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
187, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal.
Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais
Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6.40 PAR AN—6 MOIS, \$3.30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment: Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

Abonnement d'essai, un mois \$0.50.
S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hu rel, gérant.

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages. belles illustrations, \$6.40 par an, 9, rue François Ier, Paris, France.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois

Recevront gratuitement le feuilleton en cours de publication "Le Secret d'une Tombe."

60 JOURS

Excursions pour les Colons

A toutes les gares de la ligne du



DE BILLETS SERONT VENDUS

19 Juin—Bons pour revenir jusqu'au 11 Août
19 Juin— " " " " 18 Août
26 Juin— " " " " 25 Août
17 Juil.— " " " " 15 Sept.

Pour les places suivantes aux prix fixés.

Deloraine.....	\$28.00
Reston.....	
Estavan.....	
Bincarth.....	
Moosomin.....	
Regina.....	\$30.00
Moosjau.....	
Yorkton.....	
Prince Albert.....	\$35.00
Calgary.....	
Red Deer.....	\$40.00
Edmonton.....	

EXPOSITION D'AGRICULTURE ET D'INDUSTRIE DE WINNIPEG, aura lieu du 23 au 28 juillet inclusivement, et le 17 juillet a été choisi comme jour d'excursion pour permettre au passager de voir cette exposition.



LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

26 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment: Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc.; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

RENE RAVAU

ARTISTE-PEINTRE

1, Rue St-Laurent

Résidence privée:

156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin, etc.—Spécialité: Adresses enluminées.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barren)

VICTOR ROY, I. Z. GAUTHIER

Téléphone no 2113.



LE SECRET D'UNE TOMBE

DEUXIÈME PARTIE

LA MARCHANDE A LA TOILETTE

Quand on la rencontrait avec les enfants dans un sentier fleuri ou sur le bord de la rivière, on s'arrêtait longtemps pour regarder.

C'est que l'on aurait vainement cherché dans tout le pays une jeune fille pouvant rivaliser de beauté avec elle.

Elle était de taille moyenne, mais bien prise, comme nous l'avons déjà dit ; ses membres indiquaient une constitution robuste. Le buste avait des développements précoces. Le front n'était pas très grand, mais d'un dessin parfait ; les cheveux noirs avaient des reflets comme l'aile du corbeau ; ses yeux noirs, bien ouverts et bien fendus, sur lesquels s'abaissaient des paupières frangées de longs cils, étaient ornés de sourcils d'un arc irréprochable. Les lèvres peu épaisses avaient la couleur rouge du corail et, en s'entr'ouvrant, laissaient voir une double rangée de dents blanches et bien plantées ; le nez un peu aquilin était en parfaite harmonie avec le reste du visage, dont l'ensemble, avec l'expression douce et caressante du regard, rappelait le type de beauté de la femme italienne.

Le teint avait la fraîcheur de coloris de la pêche mûre ; sa riche carnation aurait fait paraître blêmes, dans un salon, les visages des plus belles femmes de nos grandes villes.

Et cependant l'idée ne serait venue à personne de la comparer à une paysanne, tant il y avait de grâce charmante et de distinction native dans cette belle jeune fille, qui s'était pour ainsi dire faite toute seule.

Mais elle était la fille de Marguerite Lormont et, heureusement ne ressemblait en rien à son père.

Georgette était d'une nature ardente et même passionnée. Très enthousiaste, par sa nature même elle était capable de tous les dévouements, de tous les sacrifices.

Oh ! comme en cela elle ressemblait encore à sa mère.

Elle s'exaltait facilement ; mais parfois aussi on la voyait soucieuse, pensive et comme étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle.

Alors revenait à l'esprit de Mme Delmas le titre de ce proverbe de Musset : *A quoi rêvent les jeunes filles ?*

A quoi Georgette rêvait-elle ? Elle n'aurait certainement pas su le dire exactement.

C'était un travail nouveau qui se faisait en elle ; c'était la sève de vie qui circulait plus chaude et avec plus de vigueur.

Sans s'en rendre compte, elle éprouvait un trouble, une vague inquiétude d'esprit qui, évidemment annonçaient l'éveil de sensations nouvelles.

Elle avait parfois dans le regard des lueurs étranges qui ne pouvaient s'expliquer que par de fugitives impressions de l'âme.

Alors Mme Delmas disait à son mari :

— Georgette n'est pas une de ces jeunes filles sympathiques qui se laissent aller docilement au cours des événements de leur existence ; elle est devenue femme de bonne heure, tout en conservant la naïveté, la candeur et la grâce de son âge. Un sang riche et généreux coule à flots dans ses veines ; elle est d'un tempérament exceptionnel, et il faudra bientôt fixer sa position et lui assurer son avenir.

— Allons donc ! elle n'a pas encore dix-sept ans, et tu voudrais que, déjà, elle eût des idées...

— Je crois ne pas me tromper.

— Mais plusieurs jeunes gens de la ville ont fait la roue autour d'elle, ont essayé de lui conter fleurette, elle les a repoussés de la belle manière.

— I s ne lui plaisaient pas ; mais attends et tu verras.

— Penses-tu donc qu'elle serait capable...

— Oh ! ce n'est point là ce que je veux dire ; elle a pour la garder un grand fond d'honnêteté et de fierté ; jamais, j'en suis convaincue, elle ne descendra à quelqu'un qu'elle ne jugera pas digne d'elle. Mais elle éprouve le besoin absolu d'aimer et elle ne demande qu'à aimer.

Mme Delmas ne se trompait pas.

C'était bien, en effet, le besoin d'aimer et plus encore de se sentir aimée qui, sans qu'elle s'en doutât, tourmentait la fille adoptive de Célestin Reboul.

Son jeune et chaste cœur s'ouvrait à la douce et mystérieuse mélodie de cette éternelle chanson d'amour que chante le cœur de toutes les jeunes filles au printemps de la vie.

XII.— C'EST MA MÈRE

Plus encore que la dispute au bord de la Seine et le grand danger de mort qu'il avait couru, les baisers mis sur son front par la femme au chapeau grenat, avaient laissé dans l'âme de Paul Lebrun une impression qui ne devait jamais s'effacer.

Qui donc pouvait elle être, cette femme, cette inconnue ?

Il avait remarqué les regards échangés entre son père et le docteur Delteil. Cela encore lui donnait beaucoup à penser.

Dans le trajet de Bougival à Paris, qu'il avait fait le soir avec son père

et Lucien, il avait, sans beaucoup insister, interrogé le sculpteur sur bois sur ce qu'il pensait de cette femme qui avait donné cinq cents francs aux pêcheurs qui les avaient sauvés, Lucien et lui.

— Je ne comprends rien à cela et j'en suis, comme toi, très surpris, avait répondu Lebrun ; je ne puis voir en cette inconnue qu'une femme exaltée, ayant dans la tête un grain de folie.

Dès le lendemain, le jeune artiste se remit au travail, car il avait déjà commencé un grand tableau qu'il destinait à la prochaine exposition des beaux-arts.

Plus que jamais il éprouvait le besoin d'une grande activité. En occupant son esprit à la conception de son œuvre, il ferait diversion à ses pensées qui le ramenaient sans cesse à la femme inconnue.

Lebrun avait loué à son fils, avant son retour d'Italie, un atelier boulevard de Clichy. C'était une vaste pièce, haute de plafond et parfaitement éclairée. A l'atelier était joint un logement composé d'une chambre à coucher, d'une cuisine et d'une salle à manger, mais s'il y avait dans l'atelier tous les accessoires nécessaires à un artiste, le logement n'était pas meublé. Pour le moment, Paul prenait ses repas chez son père et y avait sa chambre. Cela durerait aussi longtemps que le jeune homme le voudrait, et ce serait toujours si la séparation ne dépendait que du père.

Cependant, et si bien qu'il voulait occuper son esprit, Paul pensait toujours et quand même à la femme inconnue.

— On a pensé qu'elle était ma parente, se disait-il, elle a pu être reçue ainsi dans la chambre où l'on m'avait couché, et durant une partie de la nuit elle est restée près de moi, me donnant des soins, me faisant prendre la potion ordonnée par le médecin. Pourquoi a-t-elle fait tout cela ? Quel intérêt y avait-elle ?

Et ces baisers sur mon front ! Oh ! ces baisers ! à ce moment, je crois encore sentir sur mon front le contact des lèvres de cette femme !

Et, comme à travers le nuage d'un rêve, il me semble que je la vois encore se reculer sous mon regard, tremblante, courbant la tête.

Et, avec une anxiété indéfinissable, Paul se demandait toujours :

— Mais qui donc est-elle, cette femme ?

Certainement, il ne pouvait être un inconnu pour elle. Quant à lui s'il l'avait déjà rencontrée quelque part, il ne l'avait pas reconnue. Mais où avait-il pu la rencontrer ? En Italie, à Rome ? Peut-être. Mais il n'en avait aucun souvenir.

Paul Lebrun n'était pas un de ces fats, de ces sots qui s'imaginent qu'ils n'ont qu'à paraître pour faire la conquête d'une femme, il ne pouvait avoir l'idée que l'inconnue fût prise d'une folle passion pour lui.

Pour la connaître, pour savoir seulement son nom, il aurait donné tout au monde.

Mais pourquoi donc, après avoir donné cinq cents francs aux hommes qui l'avaient sauvé, après tant d'intérêt qu'elle lui avait témoigné, avait-elle disparu tout à coup, sans avoir dit qui elle était, sans laisser de trace derrière elle.

C'était une complication du mystère.

Ce mystère, le sculpteur sur bois l'avait expliqué par ces mots : " C'est une folle ! " Mais Paul ne pensait pas comme son père, et il disait :

— Où la retrouver ? pourrai-je jamais savoir qui elle est ?

Il ne supposait pas qu'elle fût une habituée du Bal des Canotiers ; il croyait au contraire qu'elle n'y était venue que ce jour-là. Ce n'était donc pas à Bougival qu'il devait espérer la rencontrer encore. Il pouvait se faire renseigner par celles de ces dames les canotières qui la connaissaient ; mais il lui répugnait de remettre les pieds dans cet établissement de la folle gaieté et surtout d'entrer en contact avec les demoiselles à chignons jaunes qui le fréquentaient, il sentait que ce n'était pas dans ce milieu qu'il devait porter le secret de son anxiété.

Il s'étonnait d'être poursuivi, ainsi qu'il l'était, par la pensée de retrouver l'inconnue.

C'était en vain qu'il cherchait à se persuader qu'il n'y avait là qu'une aventure banale à laquelle il attachait beaucoup trop d'importance, toujours, toujours, aussi bien la nuit que le jour, il se demandait :

— Quelle est donc cette femme ?

— Un matin, comme il jetait sur sa toile les grandes lignes d'un dessin au fusain, il s'arrêta brusquement, en laissant échapper une exclamation.

Une idée venait de jaillir de son cerveau et, lancée dans une direction, sa pensée ne s'arrêta plus.

Les souvenirs de son enfance défilaient dans sa mémoire.

Tout à coup, il avait été placé au lycée de Chartres, séparé du jour au lendemain de sa mère, qu'il n'avait plus jamais revue. Il se rappelait avoir questionné son père au sujet de sa mère et avoir appris ainsi qu'elle était morte.

Alors, il avait pu le croire ; mais à présent il comprenait que son père l'avait trompé ou plutôt avait cru devoir lui cacher la vérité.

Pourquoi donc, si sa mère était morte, n'avait-il pas assisté à son enterrement, et n'était-il jamais allé, conduit par le sculpteur, s'agenouiller sur sa tombe ? Pourquoi donc son père n'avait-il plus jamais prononcé devant lui

le nom de sa mère ? Pourquoi donc n'avait-il jamais vu à la maison aucun de ces objets qui rappellent aux survivants le pieux souvenir de ceux qui ne sont plus ?

Un jour, il avait insisté auprès de son père pour savoir de quelle maladie sa mère était morte, et il se rappelait que Lebrun lui avait fermé la bouche par une de ces réponses brusques qui indiquent le mécontentement, presque l'irritation.

Beaucoup d'autres détails lui revenaient à la mémoire.

M. et Mme Villarceau, M. et Mme Delteil avaient évidemment connu sa mère ; pourquoi donc Mme Villarceau, M. et Mme Villarceau, M. et Mme Delteil n'avaient-ils jamais fait devant lui aucune allusion à sa mère.

Il fallait donc qu'il y eût une sorte de conspiration pour que le silence se fit sur elle.

Mais pourquoi, pourquoi.

Paul aurait pu aller loin, très loin à la recherche de ce "pourquoi" et deviner bien des choses ; il ne le voulut pas, par un sentiment de respect pour la femme qui l'avait mis au monde.

Il lui suffisait de comprendre qu'on l'avait enveloppé d'un mystère qu'il lui avait été interdit de pénétrer.

Il n'eut qu'à récapituler les faits, à les rapprocher les uns des autres pour arriver à cette conclusion :

Ma mère n'est pas morte !

Et il n'avait plus à se demander qui était cette femme au chapeau grenat, cette femme aux baisers.

C'était sa mère !

— Mon père et elle se sont séparés, se dit-il, je n'ai pas, quant à présent, à en savoir les causes ; je devais ne plus la revoir, puisque l'on m'a fait croire qu'elle était morte ; mais elle est ma mère, elle est ma mère ! Et, quelle que soit la profondeur de l'abîme creusé entre elle et mon père, je veux la revoir, je la retrouverai !

Après être resté quelques instants silencieux, il reprit, répondant à une de ses pensées :

— Oui, je la revois, telle qu'elle était autrefois, grande, belle, imposante. Ah ! si vaguement que ses traits soient restés dans ma mémoire, je suis sûr de la reconnaître le jour où je me retrouverai en face d'elle.

Alors en proie à une émotion indicible et ne pouvant plus se contenir il fondit en larmes.

Il ne doutait plus, il ne pouvait plus douter, cette femme, dans laquelle son père n'avait voulu voir qu'une exaltée atteinte d'un grain de folie, c'était sa mère.

Et quand sa crise de larmes eut cessé, il se demanda comment il pourrait retrouver sa mère. Où la chercher, où la découvrir dans ce grand Paris ?

Il ne songea pas à s'adresser à son père, sachant bien qu'il n'obtiendrait rien de lui et ne voulant pas, d'ailleurs, lui causer un chagrin. Et puis, si dans la femme inconnue le sculpteur sur bois avait deviné la mère de son fils, il était plus que probable qu'il ignorait où elle demeurait et sous quel nom elle se cachait à Paris.

Depuis son aventure de Bougival, Paul était triste ; après la découverte qu'il venait de faire, il le fut encore davantage.

Son père devinait ce qui le rendait ainsi soucieux, mais ayant l'air de s'en étonner, il lui demandait avec intérêt ce qu'il avait.

Paul répondait d'une façon évasive, et croyant ainsi calmer l'inquiétude du sculpteur, il s'efforçait de reprendre son humeur ordinaire.

Lucien aussi remarquait que son ami avait en tête quelque grave préoccupation ; mais avec Lucien également, Paul gardait son secret.

A son retour de Rome, le jeune artiste avait retrouvé d'anciens camarades, artistes comme lui, plusieurs qu'il avait connus à la villa Médicis, les autres avaient été ses camarades à l'école des Beaux-Arts. Il les voyait rarement, d'ailleurs, et plus rarement encore se laissait entraîner par eux dans un café.

Un jour, un ancien élève de l'école de Rome, qu'il rencontra sur le boulevard Rochechouart, le fit entrer au café du "Rat Mort" où se trouvaient quelques jeunes peintres que Paul connaissait. Ceux-ci s'empressèrent de donner place à leur table aux nouveaux venus.

Ces jeunes gens n'ignoraient pas que Paul avait failli périr dans la Seine, à Bougival ; ce qui s'était passé ce soir-là leur avait été raconté. Ils parlèrent de la femme qui s'était si vivement intéressée aux deux amis, à l'artiste particulièrement, et ils demandèrent à Paul s'il la connaissait, s'il savait qui elle était.

— Non, répondit Paul ; malgré tout ce que j'ai fait pour le savoir, cette dame m'est toujours inconnue ; pourtant je désire vivement connaître son nom et sa demeure. J'ai à la remercier d'abord et aussi à lui rendre les cinq cents francs qu'elle a donnés aux deux sauveteurs.

— La remercier, nous l'admettons ; mais lui rendre la somme qu'elle a donnée aux pêcheurs, c'est autre chose ; autant elle pourra être flattée de recevoir vos remerciements, mon cher Paul, autant elle s'indignerait, je crois, qu'on lui parlât de lui rembourser une somme qu'elle a généreusement donnée.

— Oui, mon cher Albert, vous avez raison, dit Paul.

— Ce qui est le plus surprenant dans tout cela, c'est qu'elle ne se soit pas fait connaître.

— C'est une dame qui pratique secrètement la philanthropie, opina un autre artiste ; elle cache ses bienfaits et sait se dérober modestement aux témoignages de reconnaissance.

— Il doit exister de ces sortes de femmes, répliqua Albert, mais ce n'est point au Bal des Canotiers qu'il faut les aller chercher.

On se mit à rire. Paul, lui, restait grave et toujours soucieux.

— Ainsi, Paul, reprit Albert, vous tenez beaucoup à savoir qui est cette femme ?

— Oui, beaucoup.

— Mais il y a un moyen, c'est de s'enquérir au bal des Canotiers

— Oh ! cette idée m'est venue, mais pour rien au monde je ne voudrais remettre les pieds dans cet établissement.

— Cela se comprend. Eh bien, mon cher Paul, je me charge de découvrir la dame mystérieuse ; pas plus tard que dimanche prochain, je me rendrai au bal des canotiers.

Philippe, continua Albert, s'adressant à un autre jeune artiste, voudras-tu venir avec moi ?

— Oui, et ce sera avec plaisir.

— Très certainement, nous rencontrerons là quelques jolies gommeuses de notre connaissance qui pourront nous renseigner.

— Mes chers camarades, dit Paul, vous me rendrez un véritable service, et je vous en remercie d'avance.

Le soir de ce même jour, le voyant plus triste encore que les jours précédents, Lebrun dit à son fils.

— Mon cher enfant, je commence à m'inquiéter sérieusement ; il me semble que tu ne te plais plus ici avec ton père.

— Oh ! ne croyez pas cela ! protesta vivement le jeune homme.

— Regretterais-tu de ne plus être à Rome ?

— Vous savez bien, mon père, que j'ai été heureux de revenir en France et de me retrouver près de vous.

— Alors, tu t'acharnes trop à tes travaux, qui ne sont pourtant pas si pressés, car tu as des mois devant toi ; oui, tu es trop appliqué à ton travail, tu te tiens trop renfermé ; si bien aéré que soit ton atelier, il y manque le grand air qu'il faut à ta santé, et puis, tu ne te donnes pas assez de ces exercices du corps que je crois absolument nécessaires à ta jeunesse. Tu ne sors pas assez. Deux fois par jour, tu fais le trajet d'ici à ton atelier et tu en reviens, ce n'est pas suffisant ; encore une fois, tu ne prends pas assez d'exercice.

— Mais, mon père...

— Laisse-moi dire : je voudrais que tu prisses au moins deux jours par semaine pour faire des excursions dans la banlieue de Paris que tu ne connais pas encore ; ils sont ravissants, les environs de Paris, où partout s'offrent aux yeux des sites admirables. N'importe de quel côté il te plairait d'aller, tu pourrais saisir et crayonner de délicieux paysages. Tu continuerais ainsi tes études et, en même temps, tu enrichirais tes albums de dessins et de croquis dont tu aurais certainement à te servir plus tard.

— Eh bien, mon père, répondit Paul, je suivrai votre conseil ; j'irai courir un peu les environs de Paris et je crois, comme vous, que cela me fera du bien.

— Je suis enchanté de te trouver dans ces bonnes dispositions. Songe bien, mon cher enfant, que je n'ai que toi au monde, que tu as toujours été toute ma joie et que tu dois être le bonheur et la gloire de ma vieillesse.

De grosses larmes étaient venues aux yeux du sculpteur sur bois.

En proie à une vive émotion, il reprit :

— Ah ! Paul Paul, mon cher fils, si tu savais comme j'ai besoin de ton affection !

— Mon père, s'écria le jeune homme, que l'émotion du sculpteur avait gagné, doutez de mon talent, doutez de ma sagesse, mais ne doutez jamais de ma tendresse.

Le père et le fils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Le lendemain, qui était un jeudi, de bon matin, Paul, vêtu d'un complet de velours marron, coiffé d'un chapeau de feutre mou et portant sur son dos le bagage ordinaire de l'artiste en tournée, se dirigea pédestrement vers la gare d'Orléans.

Il avait consulté le guide des environs de Paris. Certes, il n'était pas facile de choisir entre les localités indiquées par le guide, qu'elles se trouvaient sur la ligne de Lyon ou d'Orléans, sur la ligne de l'Est ou celle de l'Ouest ; toutes étaient également recommandées comme devant être visitées par les excursionnistes, les touristes, les artistes.

Cependant la courte notice consacrée à la petite ville de Montlhéry avait séduit Paul, et il s'était dit :

— J'irai à Montlhéry.

XIII.—COMMENT VIENT L'AMOUR

— Charmant endroit, se dit Paul Lebrun en arrivant à Montlhéry, sites variés, paysages délicieux, beaux ombrages, magnifique verdure ; tout indique la richesse de ce pays de culture.

Il eut la curiosité bien naturelle d'aller jusqu'à la vieille tour. Là, il put embrasser du regard l'ensemble du paysage qui, éclairé par un beau soleil, présentait les plus ravissants aspects.

Il s'éloigna de la tour, vieux débris du passé, descendit la pente en évitant les maisons et se trouva bientôt au bord de la petite rivière.

Maintenant il fallait choisir le site que ses crayons allaient reproduire sur le papier. Dans un espace assez restreint la nature offrait une variété de scènes entre lesquelles l'artiste pouvait hésiter.

Il se décida enfin à prendre un coin de la rivière où des arbres, des arbustes se reflétant dans l'eau, produisaient un très joli effet, sans compter une couvée de jeunes canards, couchés au soleil sur la rive opposée.

Il y avait là matière pour un tableau d'un ton calme et souriant.

Il fixa en terre l'énorme parasol qui devait l'abriter des rayons du soleil, s'installa sur son pliant et prit ses autres dispositions pour commencer son travail.

Depuis longtemps il ne s'était pas trouvé aussi bien disposé. Passionné pour son art, le spectacle de la nature calme et souriante, dans cette belle matinée d'été, semblait avoir dissipé les sombres pensées qui avaient enfiévré son cerveau. Sa physionomie avait perdu son expression soucieuse.

Il se mit à l'œuvre et il travailla depuis quelques instants déjà, lorsque son attention fut attirée par un gazouillement de voix enfantines. Il leva la tête, et à travers le feuillage d'une touffe d'osier, il vit un tableau autrement séduisant que celui qu'il était en train de crayonner.

Evidemment sans se douter de la présence de l'artiste, une charmante jeune fille et deux enfants venaient de s'asseoir dans l'herbe, au bord de la rivière. Souriante, la belle jeune fille prêtait l'oreille au babillage des deux enfants qui, les mains sur ses genoux, tournaient vers elle leurs frais visages.

Paul fut comme fasciné par cette subite apparition. Il n'avait qu'à se rapprocher un peu du bord de l'eau pour avoir ce joli groupe en pleine lumière ; c'est ce qu'il fit, et, prenant une autre feuille de papier, ce fut avec tout son talent de dessinateur et d'artiste qu'il s'appliqua à saisir le gracieux tableau qu'il avait sous les yeux.

Il apporta à son travail une ardeur passionnée et eut bientôt saisi le mouvement des personnages, le jeu des physionomies.

Ses regards étaient depuis quelques instants fixés sur son œuvre, dont il tenait à soigner les détails, lorsqu'il entendit dans l'herbe un bruit de pas légers. Il se retourna et vit les deux enfants penchés sur son épaule.

Au même instant, une voix d'un timbre harmonieux, appela :

— Henri, Germaine !

Comme les enfants ne se pressaient pas d'obéir, la jeune fille, qui s'était levée, s'approcha à son tour de l'artiste.

— Monsieur, dit-elle, veuillez excuser ces deux étourdis ; ils m'ont échappé, sans quoi je ne leur aurais pas permis de venir vous importuner.

L'artiste se leva, et son chapeau à la main :

— Vous n'avez pas à plaider leur cause, mademoiselle, répondit-il ; je suis beaucoup plus coupable qu'eux, et c'est moi qui ai besoin d'être pardonné.

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Voyez, mademoiselle, ce que je me suis permis de faire, dit Paul, montrant son dessin à la jeune fille.

Georgette laissa échapper un cri de surprise et devint rouge comme une pivoine.

— Oh ! reprit le jeune homme, ne me punissez pas trop sévèrement de mon audace ; je n'ai pu résister au désir de reproduire sur ce papier une adorable figure que n'aurait pas trouvée mon imagination.

La tête de la jeune fille n'existait encore qu'à l'état d'ébauche ; mais elle était d'une vérité saisissante. On sentait que c'était l'âme de l'artiste qui avait communiqué la vie à cette image.

Georgette, émue, embarrassée, restait en contemplation devant le dessin.

— Monsieur, dit-elle enfin, vous m'avez flattée !

— Hélas ! non, mademoiselle ; je suis encore bien au dessous de l'original ; cependant j'espère obtenir quelque chose de mieux, si vous voulez bien m'y aider.

— Comment cela, monsieur ?

— En reprenant la position que vous aviez tout à l'heure entre M. Henri et Mlle Germaine.

Elle parut hésiter un instant, puis répondit gaiement.

— Si j' refusais, vous penseriez que je vous en veux, et cela n'est pas.

Et, s'adressant aux enfants :

— Germaine, Henri, retournons reprendre notre place, je vais vous raconter cette jolie histoire que je vous ai promise.

Le groupe se reforma et l'artiste se remit à son œuvre.

Pendant une bonne demi-heure, on n'entendit que la voix calme de Georgette à laquelle se mêlaient les exclamations, les rires joyeux des enfants.

Enfin, Paul se leva et, son dessin à la main, se dirigea vers la jeune fille qui s'était levée aussi.

— Mademoiselle, dit le jeune homme, je serais désolé et honteux de vous imposer une plus grande fatigue ; d'ailleurs, voyez, mon travail est presque achevé, et je pourrai facilement le terminer de mémoire.

— C'est beau, cela, murmura Georgette, oui, voilà un beau dessin.

— Je le reproduirai certainement sur la toile, alors, mademoiselle, je vous demanderai la permission de vous revoir.

Georgette ne trouva rien à répondre. Elle était fort troublée. Cependant elle salua gracieusement l'artiste, puis prenant les enfants par la main :

— Il est l'heure de rentrer, dit-elle.

Et ils s'éloignèrent, laissant Paul tellement troublé, lui aussi, qu'il n'avait pas songé à remercier la jeune fille.

Tout en pliant rapidement bagage, l'artiste suivit Georgette du regard, pendant qu'elle s'engageait dans un sentier dont les aubépines et les églantiers laissaient à découvert son buste et cachaient les têtes des enfants. Mais enfin elle disparut derrière un massif de grands arbres. Avant, il avait semblé à Paul qu'elle s'était retournée pour le voir une dernière fois.

— Elle est vraiment adorable ! se dit-il.

Georgette avait pris un chemin détourné pour rentrer en ville, Paul pensa qu'en suivant la route déserte il y arriverait le premier.

Marchant d'un bon pas, il atteignit la principale rue de Mont'héry. Il entra dans un bureau de tabac pour acheter des cigares.

Comme la buraliste lui rendait la monnaie de vingt francs, Georgette et les enfants passèrent.

— Quelle est cette jeune fille qui vient de passer avec deux enfants ? demanda-t-il d'un air indifférent.

— C'est Mlle Georgette Reboul, la fille de l'aubergiste du Faisan doré.

— Et les enfants ?

— C'est la petite fille et le petit garçon de M. Delmas, le secrétaire de la mairie.

— Est-ce que Mlle Georgette est leur bonne ?

— Oh ! non ; Mlle Reboul est l'amie de Mme Delmas.

— Eh bien, se dit Paul en sortant du bureau de tabac, je n'ai plus à chercher un endroit pour déjeuner, je vais au Faisan doré.

Il y entra par la porte du café. Il n'y avait que deux consommateurs dans la salle : un homme d'une quarantaine d'années à la figure vulgaire et un autre plus âgé, au visage aviné, aux joues flaquées, qui portait sur les traits l'empreinte de l'abjection produite par l'abus des boissons alcooliques. Ils jouaient aux cartes. Une grosse fille au teint coloré, débordante de santé, se tenait familièrement derrière le plus âgé des joueurs et suivait les détails de la partie.

Paul demanda si l'on pourrait lui servir à déjeuner et lui donner une chambre.

— Mais certainement, monsieur, répondit la grosse fille ; tout à l'heure on servira le déjeuner et il y a au premier une chambre à votre disposition ; je vais vous y conduire.

— J'en prendrai possession ce soir. Je n'y coucherai probablement pas souvent ; mais je viens travailler dans les environs de Mont'héry et j'ai besoin d'une chambre pour mettre mon bagage.

L'artiste s'assit et attendit.

— Georgette tarde bien à venir, dit un des joueurs, qui était maître Reboul, l'ancien vannier de La Palud.

— Vous savez bien, répondit la servante, qu'elle se plaît mieux chez les Delmas qu'ici, mademoiselle s'y trouve en meilleure compagnie.

A la façon acrimonieuse dont furent prononcées ces paroles, Paul comprit que la grosse fille jouait dans la maison le rôle de maîtresse et que Georgette lui était sacrifiée.

Celle-ci ne tarda pas à rentrer et eut, en voyant le jeune artiste, un mouvement d'étonnement qu'elle réprima aussitôt.

La jeune fille parut à Paul plus charmante et plus belle encore, malgré la vulgarité du lieu et de tout ce qui l'entourait.

L'heure du déjeuner sonna. L'artiste prit place à la table d'hôte avec sept ou huit voyageurs ou pensionnaires.

Georgette faisait le service. Elle apportait dans ses fonctions une aisance de bon goût et une dignité qui n'avaient rien d'emprunté. Elle fit à Paul l'effet d'une de ces natures privilégiées qui relèvent les situations les plus humbles et se trouveraient à leur place dans une condition plus élevée.

Tout le monde étant parti, l'artiste resta à table, achevant de prendre son café en fumant un cigare. Il aurait bien voulu causer avec Georgette, mais sans affectation elle évita le tête à tête.

Paul Lebrun, se laissait aller à un entraînement, et sans avoir pris le temps de réfléchir, louait une chambre à l'hôtel du Faisan Doré, et se faisait un des pensionnaires de la table d'hôte. Si on lui en eût demandé la raison, il aurait certainement rougi, mais n'aurait pas répondu : " C'est à cause de Mlle Georgette. " Ainsi, ses excursions aux environs de Paris allaient se borner à venir à Mont'héry le plus souvent possible, et moins pour dessiner et peindre que pour revoir la jolie fille de l'auberge.

Assurément, il ne pouvait pas être amoureux déjà de Georgette ; mais il sentait bien qu'elle avait fait sur son cœur une très vive impression.

— Dois-je donc l'aimer ? se demandait-il.

— Pourquoi ne l'aimerais-je pas ! se répondait-il aussitôt ; n'est-elle pas digne de m'inspirer cet amour sincère et grand qu'il faut à mon cœur et que j'ai toujours rêvé ? Ne peut-elle pas être cette compagne et cet appui que tout homme cherche dans la vie ? N'est-elle pas digne de toute ma tendresse ? Par sa beauté, sa grâce et les qualités que je devine en elle, ne répond-elle pas aux inspirations de mon âme !

Ainsi pensait Paul Lebrun, et il s'abandonnait aux douces sensations qui sont comme le prélude de l'amour, du premier amour.

Mais il ne parlait de son aventure ni à son ami Lucien, ni à son père. Pourquoi ? Pour que le brave Lucien Delteil ne se moquât point de lui et pour ne pas avoir à ne tenir aucun compte des sages conseils que pourrait lui donner le sculpteur sur bois.

Il achevait de fumer son cigare lorsque, par la porte ouverte, il plongea son regard dans la salle du café où Reboul était attablé devant une tasse de café et une bouteille d'eau-de-vie à moitié vide.

Il vit Georgette s'approcher de l'aubergiste et entendit qu'elle disait de sa douce voix :

— Je vous en prie, mon père, ne buvez pas davantage, vous savez que c'est mauvais pour votre santé.

— Mêlé-toi de ce qui te regarde, répondit brutalement Reboul, je veux être maître chez moi.

— Vous savez bien, mon père, que c'est mon affection pour vous. . .

— Je sais que tu voudrais me conduire, l'interrompit-il, mais je t'ai déjà dit qu'il ne me convenait pas d'être mené par toi.

— Mon père, vous êtes bien changé à mon égard.

L'aubergiste haussa les épaules et se versa une nouvelle ration d'eau-de-vie.

Georgette n'insista pas et s'éloigna.

Pendant ce court dialogue, Paul avait vu à l'entrée de la cuisine la grosse servante ayant sur les lèvres un mauvais sourire.

L'artiste sentit son sang bouillonner dans ses veines ; mais il n'était qu'un étranger dans la maison, il ne lui appartenait point de prendre la défense de la jeune fille.

Il se leva, chargea sur son épaule son attirail d'artiste et reprit le chemin qui devait le conduire au bord de la rivière, à l'endroit où Georgette et les deux enfants lui étaient apparus.

— Elle était gaie, de joyeuse humeur, se disait-il, rien ne révélait sur

son gracieux visage la tristesse et le découragement de tout à l'heure. C'est certain, elle n'est pas heureuse avec son père, homme abruti par la boisson, et cette grossière servante d'auberge qui, c'est facile à voir, ne peut pas sentir la fille de son maître.

Pauvre enfant, par la délicatesse de ses goûts et la distinction de sa nature, elle doit être continuellement froissée de la trivialité de son entourage. En vérité, pour que dans de telles conditions elle ait conservé son égalité d'humeur, sa physionomie souriante, il faut qu'elle ait une grande force de caractère et soit douée d'une âme peu commune.

Le jeune homme acheva le paysage qu'il avait commencé le matin, bien que les canards ne fussent plus là ; puis il alla faire plus loin deux autres esquisses.

Il revint au Faisan Doré un peu avant la nuit. Reboul dormait, la tête sur une table. Il n'osa pas demander à la servante où était Mlle Georgette. Il paya son déjeuner et le loyer de sa chambre pour un mois.

— Est-ce que vous partez ? lui demanda la domestique.

— Oai, il faut que je rentre à Paris.

— Vous reviendrez demain ?

— Non, mais probablement après-demain.

Il se rendit à la gare, emportant sous son bras, entre deux cartons, son travail de l'après-midi et le dessin fait le matin, qu'il n'aurait pas donné pour tout l'or du monde.

Le lendemain, Paul travailla dans son atelier toute la journée. Il avait l'esprit plus libre et se sentait mieux inspiré. Il pensait un peu moins à sa mère parce qu'il pensait aussi à Georgette.

Le soir il dit à son père :

— Demain j'irai faire une nouvelle promenade aux environs de Paris.

— Je te vois avec plaisir suivre le conseil que je t'ai donné.

— Vous aviez raison, cher père, la verdure, le grand air, celui des bois surtout, me font beaucoup de bien.

— Il faut des distractions à ton esprit.

— Si je ne rentrais pas le soir, vous ne seriez pas inquiet, c'est que je me serais décidé à passer à la campagne la journée du dimanche.

— Tu es libre, mon ami, mais tu fais bien de me prévenir.

Le jeune homme arriva de bonne heure à Monthléry.

Ce fut en face de Mlle Georgette qu'il se trouva en entrant à l'auberge du "Faisan doré." Il crut remarquer dans les yeux de la jeune fille un éclair de contentement.

— Monsieur, lui dit-elle, j'ai appris que vous aviez retenu ici une chambre pour un mois ; cela indique que notre pays vous a plu.

— Je le trouve charmant, mademoiselle, et j'ai pensé qu'il me faudrait bien un mois pour en prendre les principaux paysages.

L'apparition de Clarisse—c'était le nom de la grosse servante—coupa court à l'entretien.

Paul sentait qu'il devait s'observer et ne pas donner prise à la surveillance jalouse et haineuse de la domestique.

Aussi, ce fut à Clarisse qu'il dit :

— Ce soir je coucherai, mon intention étant de passer la journée de demain à Monthléry.

Aux heures des repas, Paul, silencieux, observa ce qui se passait autour de lui et acheva de se convaincre que la servante exerçait une influence toute puissante sur l'aubergiste et qu'elle s'en servait pour l'exciter contre Georgette.

Celle-ci ne paraissait pas s'apercevoir des procédés haineux de Clarisse, jugeant sans doute au-dessous d'elle d'attacher de l'importance à une hostilité partie de si bas.

Paul admirait l'énergie du caractère de la jeune fille et la puissance qu'elle possédait sur elle-même.

Après le dîner, il alla se promener dans la ville et rentra assez tard. En montant se coucher, il entendit Reboul et sa servante qui causaient dans une des chambres.

— Je vous répète, disait Clarisse, que Georgette me déteste, qu'elle ne peut pas me voir en face, il faudra bien que vous choisissiez entre elle et moi.

Célestin Reboul se retira ; toute résolution énergique répugnait à la faiblesse de son caractère. Il prit la défense de la jeune fille, mais mollement, encourageant ainsi les attaques de la virago.

— En fin de compte, répliqua celle-ci, vous ne lui devez rien, elle n'est pas votre fille. Que serait-elle devenue si, après l'avoir trouvée dans une étable, vous ne l'aviez pas recueillie ? Je suis lasse de supporter les dédains et les airs méprisants d'une mijaurée qui, sans vous, serait allée aux enfants trouvés.

Paul n'en entendit pas davantage.

Ce qu'il venait d'apprendre ne lui causa pas un grand étonnement ; car il s'était déjà demandé comment une jeune fille si remarquable par la beauté, la distinction, l'intelligence pouvait avoir un père tel que le patron du Faisan doré.

Elle ne connaissait pas sa famille, et lui, qui avait une mère qui, depuis de longues années, vivait éloignée de son mari et de son fils.

Ce rapprochement entre leur deux destinées fit encore mieux sentir au jeune artiste combien déjà Georgette lui était chère.

XIV.—IDYLLE AUX CHAMPS

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, Paul sortit de l'auberge avec son album et ses crayons, et demandant de quel côté il allait se diriger. De loin il aperçut Georgette qui montait vers les ruines du château, accom-

pagnée de ses petits compagnons habituels. Il donna le même but à sa promenade, mais en prenant un chemin différent pour se rendre à la tour.

Quand il arriva, les enfants jouaient à quelque distance, et Georgette assise sur un banc de pierre, ayant un livre à la main, les surveillait tout en lisant.

Il s'approcha de la jeune fille et engagea l'entretien en lui parlant de la beauté du paysage, des souvenirs historiques qui se rattachaient aux tragiques événements dont l'autre donjon avait été témoin. Mais la conversation ne tarda pas à prendre un caractère plus intime.

— Mademoiselle Georgette, dit-il, je voudrais vous adresser une question.

— Si je puis vous répondre, monsieur...

— Peut-être vais-je être indiscret ; mais l'intérêt que je vous porte, la sympathie que vous m'inspirez, me feront pardonner.

— Monsieur...

— Mademoiselle Georgette, où trouvez-vous la force de conserver cette sérénité d'humeur tandis que tant d'autres se trouveraient si malheureux !

— Monsieur, que voulez-vous dire ?

— Que vous êtes en butte aux persécutions d'une misérable servante.

— Ah ! vous vous êtes aperçu de cela ?

— Cette fille n'a pas même la pudeur de dissimuler son animosité contre vous.

— Oh ! dit-elle avec un superbe mouvement de fierté, une pareille inimitié ne saurait m'atteindre.

— Si seulement vous étiez défendue par celui qui devrait vous protéger.

— Mon père...

— Je sais, mademoiselle Georgette, que M. Reboul n'est que votre père adoptif.

— Ainsi on vous a dit...

— Non, j'ai surpris ce secret sans le vouloir.

Comme elle baissait les yeux toute pensive, il continua :

— Oh ne craignez pas, mademoiselle, que j'abuse de ce secret ni que j'aie pour vous une moins haute estime. Vos qualités personnelles sont au-dessus de tout. Ce n'est pas seulement parce que vous êtes jeune et belle que je me suis intéressé à vous et que je reviens et reviendrai dans ce pays ; c'est surtout et avant tout parce que j'ai reconnu en vous une âme forte, une intelligence d'élite, une élévation de sentiments que je ne m'attendais certes pas à rencontrer dans une auberge de petite ville.

Vous, la fille de ce Reboul, cela ne pouvait être, j'aurais dû le deviner tout de suite. Mais puisque aucun lien de parenté ne vous rattache à cet homme, pourquoi continuez-vous à subir son esclavage ? Qu'est-ce qui vous retient dans cette maison ?

Georgette regarda fixement le jeune homme. Elle hésitait à répondre.

Il devinait ce qui se passait en elle et reprit :

— Vous ne savez pas qui je suis, mademoiselle Georgette ; mais je n'ai pas à vous le cacher. Je n'ai pas à vous apprendre que je suis artiste peintre, vous le savez. Je me nomme Paul Lebrun et je demeure à Paris, rue Saint-Maur, chez mon père, un sculpteur sur bois bien connu.

Un doux sourire éclaira la physionomie de la fille. Alors elle répondit :

— Vous me demandez, monsieur, ce qui me retient auprès de mon père adoptif ; vous auriez pu le deviner, c'est la reconnaissance. C'est à lui et à Jacqueline, sa femme, que je dois d'être vivante ou de ne pas avoir été abandonnée à la charité publique.

Je ne saurais penser à ma pauvre mère adoptive sans que des larmes me viennent aux yeux. Si vous saviez combien elle a été bonne pour moi, avec quelle sollicitude elle a veillé sur mon enfance !

Pauvre maman Jacqueline ! elle était toute d'abnégation et de dévouement ; trop tôt pour moi, hélas ! elle est morte... Lorsque nous avons quitté le Midi pour venir à Monthléry, mon père adoptif était un bon ouvrier, qui ne se dérangeait jamais. C'est entraîné par les gens qui fréquentent l'auberge qu'il a pris l'habitude de se livrer à la boisson. Ah ! comme maman Jacqueline a vivement regretté d'avoir quitté La Palud.

Elle est morte dans mes bras et, avant de rendre le dernier soupir, elle m'a dit :

— " Il ne faudra pas quitter ton père, tu resteras auprès de lui aussi longtemps qu'il aura besoin de toi."

Voilà pourquoi, en dépit de tout, je reste.

— Malheureusement, mademoiselle, vous ne pouvez rien pour lui ; votre existence dans la maison, déjà difficile, deviendra impossible, et qui sait si cet homme, monté contre vous, n'aura pas l'indignité de vous chasser ? Si cela vous arrive, que ferez-vous ?

— Je n'ai aucun projet, monsieur. Si je dois partir un jour, j'aurai assez de courage et d'énergie pour me tirer d'affaire.

— Je le crois ; mais vous n'ignorez pas qu'une jeune fille livrée aux hasards de la vie a de dures épreuves à subir, de grandes difficultés à vaincre. Mademoiselle Georgette, n'oubliez pas que vous avez en moi un ami.

— Merci, monsieur.

Subitement elle s'attrista. Peut-être regrettait-elle de s'être laissée aller à des confidences intimes avec un jeune homme qu'elle connaissait depuis si peu de temps. Défiante d'elle-même, elle s'effrayait de la sympathie qu'elle éprouvait pour l'artiste.

— Voici les enfants qui reviennent, dit-elle en se levant, nous allons rentrer ; adieu, monsieur.

— Non, mademoiselle, pas adieu, au revoir, répondit-il.

Et il s'éloigna à pas lents, songeur.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie
GRANDE VENTE

A
ESCOMPTES

DU DEMENAGEMENT

Escomptes accordés sur le stock
entier de 10 à 75 P.C.

Un assortiment extraordinaire de man-
teaux dans les derniers styles, pour être
vendus à 33½ p.c. d'escompte

Garnitures et Passementeries. — Un lot
de 500 verges de garnitures de toutes sor-
tes comprenant des passementeries en jais,
en soie, en mohair, en tinsel, etc., pour
être vendues au quart et à la moitié du
prix. Ceci est un lot réellement avanta-
geux que toute personne devrait voir.

150 douzaines de chemises blanches pour
hommes pour être vendues durant cette
vente à 39 cts la pièce.

Un lot de dentelles orèmes, blanches et
rouges, drabes et rouges, différents lar-
geurs, variant de 30 à 50 cts la verge, pour
être vendues 5 cts la verge.

Voyez nos rubans réduits. Un choix
magnifique à des prix incroyablement bas.

Ne manquez pas d'assister à cette grande
vente qui ne durera maintenant que quel-
ques jours.

John Murphy & Cie

1781 et 1783, rue Notre-Dame,
coin de la rue St-Pierre

Conditions : au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 2193

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

Laprie & Laverne
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST-DENIS
PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU GRAYON,
PASTEL, ETC., ETC.
TELEPHONE
7283

MAISON - BLANCHE

65 - RUE SAINT-LAURENT - 65

IMPORTATEUR

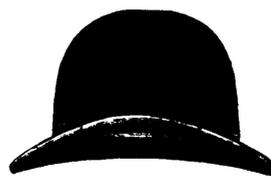
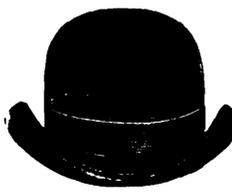
- DE -

Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT



UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1893.....	2,365,036
Fonds de réserve.....	2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les
bonnes pharmacies.

Le **VIN** à
l'**EXTRAIT** de **FOIE** de **MORUE**
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs
de l'**HUILE** de **FOIE** de **MORUE** et
les propriétés thérapeutiques des prépa-
rations alcooliques. — Il est précieux
pour les personnes dont l'estomac ne
peut pas supporter les substances gras-
ses. Son effet, comme celui de l'**HUILE**
de **FOIE** de **MORUE**, est souverain
CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les
MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Emplâtre Souverain des Montagnes Vertes
de GEO. TUCKER



Neus offrons \$500.00 de récompense pour
un meilleur emplâtre. Des milliers de per-
sonnes souffrantes ont immédiatement re-
cours aux **EMPLÂTRES SOUVERAINS DES**
MONTAGNES VERTES de **GEO. TUCKER** pour
le soulagement immédiat des douleurs Rhu-
matismales, Rognons, Matrice, Poitrine,
Côtés, Dos, Reins.
Vendus en gros et en détail chez

GEO. TUCKER

LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

1875, STE-CATHERINE, Montréal. — Prix 25c



CAN I OBTAIN A PATENT? For a
prompt answer and an honest opinion, write to
MUNN & CO., who have had nearly fifty years'
experience in the patent business. Communica-
tions strictly confidential. A Handbook of In-
formation concerning Patents and how to ob-
tain them sent free. Also a catalogue of mechan-
ical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive
special notice in the Scientific American, and
thus are brought widely before the public with-
out cost to the inventor. This splendid paper,
issued weekly, elegantly illustrated, has by far the
largest circulation of any scientific work in the
world. \$3 a year. Sample copies sent free.
Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single
copies, 25 cents. Every number contains beau-
tiful plates, in colors, and photographs of new
houses, with plans, enabling builders to show the
latest designs and secure contracts. Address
MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.



PLUS DE CHEVEUX GRIS

AVEC L'USAGE DU

“ LUBY ”

LE LUBY n'est pas une teinture
mais restore la couleur originale et natu-
relle de la chevelure.

LE LUBY donne aux cheveux du
ton et de l'énergie, assurant ainsi une
chevelure abondante.

LE LUBY arrête la chute des che-
veux, prévient la calvitie et produit une
nouvelle croissance.

LE LUBY guérit et prévient les ma-
ladies de la tête, et n'a pas d'égal pour
l'entretien de la moustache et de la barbe.

LE LUBY est reconnu comme la
meilleur préparation qui ait jamais été in-
ventée pour la chevelure.

En vente partout, 50c la bouteille.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent
LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE son-
lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?
Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire
entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi
lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un art de perdu
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation
de tous les journaux français
du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine fi-
nissant le 8 septembre 1894.

36,127

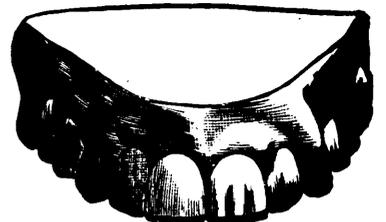
LA PRESSE sera adressée à la campagne
pendant la saison d'été à raison de 25c par
mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

Neuvels procédés américains pour plem-
bage de dents, en porcelaine et en verre,
plus résistant que le ciment, imitant par-
faitement la dent.



Neuvels métal pour palais, extra léger
Neuvels procédé pour plember et extraire
les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.
No 7, Rue Saint-Laurent, Montréal

ABONNEZ-VOUS

AU

MONDE ILLUSTRÉ

SEUL

Journal français Illustré

DU

CANADA

ET

LE PLUS COMPLET

DES

Journaux Littéraires

Saint-Nicolas, journal illustré pou-
sant le jeudi de chaque semaine. Les abon-
nements partent du 1er décembre et du 1er
juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ;
six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 9 fr. ;
six mois : 5 fr. S'adresser à la librairie
Chs Delagrave, 15, rue Soufflot Paris, France.